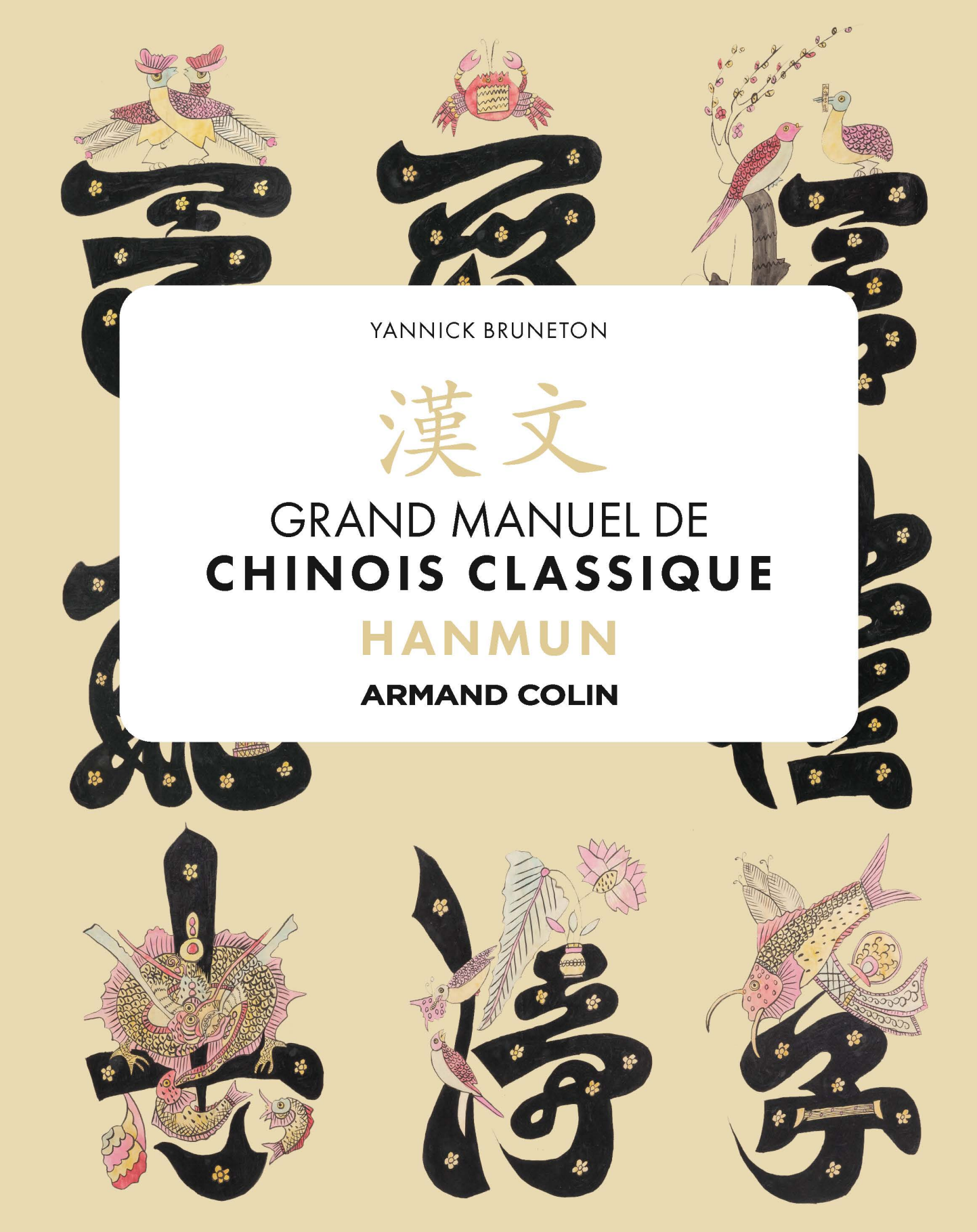




YANNICK BRUNETON

漢文

GRAND MANUEL DE CHINOIS CLASSIQUE

HANMUN

ARMAND COLIN

Illustration de couverture © 국립민속박물관
National Folk Museum of Korea
37 Samcheong-ro, Jongno-gu, Seoul 03045, Republic of Korea
www.nfm.go.kr (min090497)

(Description dans *Tables des tableaux, figures et illustrations* de ce manuel)

© Armand Colin, 2024
Armand Colin est une marque
de Dunod Editeur
11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff
www.dunod.com
ISBN 9782200640477

*À la mémoire d'ainés en études coréennes
À l'université Paris 7 – Jussieu*

Daniel Bouchez (1928-2014)

Li Ogg (1928-2001)

Marc Orange (1937-2023)

Les longs ouvrages me font peur.

Loin d'épuiser une matière,

On n'en doit prendre que la fleur.

Épilogue du Livre sixième des *Fables* de La Fontaine

Sommaire

Avertissement	9
Liste des abréviations	12
Remerciements	14
Préface	15
Avant-propos	19
Introduction	23

PARTIE I CARACTÉRISTIQUES GÉNÉRALES DU *HANMUN*

Chapitre 1. Morphologie et syntaxe	44
Chapitre 2. Mots-outils grammaticaux	50
Chapitre 3. Les types de phrase	59
Chapitre 4. Le discours direct	61
Chapitre 5. Ponctuation, rythme et style	68
Chapitre 6. Genres littéraires et écriture parallèle	74

PARTIE II PREMIER TEXTE : *PETITE ÉTUDE EN GROUPES DE QUATRE CARACTÈRES*

Chapitre 1. Présentation du <i>Saja Sohak</i>	80
Chapitre 2. Le texte du <i>Saja Sohak</i>	85
Chapitre 3. La méthode de lecture du <i>Saja Sohak</i>	94

Chapitre 4. Lecture suivie du <i>Saja Sohak</i>	97
Chapitre 5. Synthèse sur la construction des groupes	312

PARTIE III TEXTES PAR THÈMES

Chapitre 1. Préambule à la lecture des textes	318
Chapitre 2. Lire un texte inconnu par la méthode du puzzle	328
Chapitre 3. Exemple d'application de la méthode du puzzle	343
Chapitre 4. Humour	357
Chapitre 5. Bestiaire merveilleux	380
Chapitre 6. Classiques de Corée	422
Chapitre 7. Métaphores bouddhiques	470
Chapitre 8. Littérature de sagesse	549

PARTIE IV FICHES DES MOTS-OUTILS GRAMMATICaux

Chapitre 1. Classements des mots-outils grammaticaux	584
Chapitre 2. Pronoms personnels	600
Chapitre 3. Mots démonstratifs	615
Chapitre 4. Prépositions	624
Chapitre 5. Conjonctions	643
Chapitre 6. Marqueurs de la négation	656
Chapitre 7. Verbes et adjectifs	665
Chapitre 8. Adverbes de tours, de liaison et d'aspects	702
Chapitre 9. Pluriel et valeur, adjectif ordinal	754
Chapitre 10. Ponctuation et terminaisons	760

Chapitre 11. Interjections	770
----------------------------	-----

ANNEXES

1. Les 214 clés de l'ère Kangxi	774
2. Principes de formation des mots sino-coréens	786
3. Catégorisation des champs lexicaux	790
4. Champs lexicaux et parallélisme	798
5. Listes de mots-outils grammaticaux	806
6. Les Treize Classiques et le Sasŏ Samgyŏng	811
7. La constitution du corpus des Treize Classiques	813
8. Les 55 genres littéraires de l' <i>Anthologie du Pays de l'Est</i>	814
9. Carte des lieux d'Asie Orientale relatifs aux TPT	816
10. Typologie d'exercices	817
11. SJSH : version avec les gloses lexicales en coréen	823
12. SJSH : mots-outils grammaticaux	831
13. SJSH : structure du <i>Xiaoxue</i> de Zhu Xi, 1187	833
14. SJSH : version intégrale du CMY	835
15. SJSH : structure et MOG de la version de 1932	838
16. SJSH : écriture parallèle	841
17. SJSH : groupes communs au <i>Texte aux mille caractères</i>	843
18. SJSH : origine des citations	844
19. SJSH : traduction	847
20. TPT : classement des <i>hancha</i> par champ lexical	853
21. TPT : textes de référence	856
22. TPT : traductions	864

Bibliographie	884
Liste des <i>hancha</i>	889
Tables des tableaux, figures et illustrations	897

INDEX

Index des noms de personnes	900
Index des toponymes	904
Index des sources écrites	907
Index général	913
Table des matières	923

Avertissement

Romanisation

Les systèmes de romanisation utilisés ici sont, pour le coréen, le McCune-Reischauer modifié¹, le *pinyin* pour le chinois et le Hepburn pour le japonais. Font exceptions à cet emploi les noms propres et termes officiels ou institutionnels cités à travers une autre romanisation d'usage courant.

L'Université nationale de Pusan a mis au point un convertisseur automatique en ligne pour le McCune à partir de l'alphabet coréen pouvant servir de référence : roman.cs.pusan.ac.kr.

Classement alphabétique de la romanisation du *han'gŭl*

L'ordre alphabétique de la romanisation des mots coréens utilisé dans le manuel est généralement le suivant :

- Ordre des consonnes : b, ch, ch', d, f, g, h, j, k, k', l, m, n, p, p', r, s, t, t', w
- Ordre des voyelles : a, e, i, o, ŏ, u, ŭ, y

Usages

- Le présent ouvrage a été conçu et réalisé sans recourir aux technologies de l'intelligence artificielle (IA).
- Dans l'ouvrage, le terme « Asie Orientale » est écrit avec un « o » majuscule à « orientale », parce que l'aire désignée n'est pas seulement géographique (la partie orientale de l'Asie), mais constitue un ensemble linguistique, culturel et géopolitique cohérent et autonome.
- Les termes bouddhiques francisés des dictionnaires généralistes ont le plus souvent été utilisés (sans italiques ni diacritiques) ; ex. : dharma, karma, samsara, nirvana, déva...
- En raison de l'emploi répétitif des mêmes termes, il est fait un usage fréquent d'abréviations (en particulier pour l'analyse grammaticale).

1. Les modifications apportées au système McCune-Reischauer ont été conçues pour un lectorat francophone. Elles consistent en l'ajout d'apostrophes pour marquer la séparation entre certaines syllabes ou lettres (diphthongues) afin de réduire les ambiguïtés de prononciation du point de vue de la phonologie du français.

- Par souci de simplification, le mot « verbe » désigne à la fois la classe de mot et la fonction syntaxique (le « prédicat »), l'« adjectif » sous-entend la fonction épithète.
- L'usage des italiques pour les sinogrammes est une aberration graphique car le ductus induit par les règles d'écriture (du haut vers le bas, de la gauche vers la droite) ne permet pas une inclination des caractères à droite (plutôt légèrement à gauche). Les sinogrammes ne sont donc pas en italiques dans ce manuel.
- Les toponymes peuvent être transcrits selon une orthographe internationale différente du McCune-Reischauer, comme la province du Pyongan.
- Les noms propres chinois (noms de personnes, toponymes, noms d'ouvrages...) sont romanisés en *pinyin* ; les noms propres coréens sont romanisés en McCune-Reischauer.
- En Asie Orientale, quand on nomme une personne, il est d'usage d'indiquer d'abord le patronyme puis le postnom : il n'existe donc pas de « pré-nom » au sens littéral, terme inadéquat.

Usuels de référence

- Pour le lexique sino-coréen, sauf mention expresse, le dictionnaire utilisé est le *Grand Dictionnaire coréen de la langue standard de l'Institut National de la Langue coréenne* 국립국어원 표준어대사전, site Web officiel : stdict.korean.go.kr.
- Pour le lexique nord-coréen, le dictionnaire utilisé est le *Grand dictionnaire de la langue coréenne, le Chosŏnmal taesajŏn* 조선말대사전 en ligne : uriminzokkiri.com/index.php?ptype=ckodic. (site actuellement indisponible)
- Pour les caractères sino-coréens, le dictionnaire utilisé est celui de la plate-forme Naver 네이버 한자사전, site Web : hanja.dict.naver.com.

Traductions

Sauf exception et mention expresse, toutes les traductions en français à partir du chinois classique présentes dans l'ouvrage sont de l'auteur.

Prononciation du coréen

Les voyelles

- Le « o » est un « o » fermé : [o], comme dans « beau »
- Le « ㅓ » est un « o » ouvert : [ɔ], comme dans « sol »
- Le « ㅜ » représente un son qui n'existe pas en français : [ɨ] (« eu » en fond de gorge)
- Le « u » se prononce « ou » [u]
- Le « e » se prononce « é » [e]

Les consonnes

- Le « h » est toujours aspiré en début de mot : [h]
- Le « ch » ou « j » est prononcé « tj » : [tʃ] comme dans « jazz »
- Le « ch' » se prononce « tch » : [tʃ] comme dans « Tchèque »
- Le « r » est légèrement roulé : [r]
- Le « s » se prononce « ch », soufflé [ʃ] devant les voyelles « i » ou yodées
- La consonne finale de la syllabe « 〇 » se prononce [ŋ] et est notée « -ng » en McCune.
- Les consonnes « soufflées » (ㄷ, ㅌ, ㅈ, ㅊ) sont notées avec une apostrophe (ㄷ ch', ㅌ k', ㅈ t', ㅊ p').
- Les consonnes doublées (ㄱ kk, ㅌ tt, ㅍ pp, ㅅ ss, ㅆ ch) sont « fortes ».
- Il n'existe pas de voyelles nasales en coréen (pas de sons « en », « an » [ã], « in » [ẽ], « un » [œ], « on » [õ], etc.), ainsi, par exemple, *hanmun* se prononce « hanne moune » (l'« h » est aspiré).
- En raison d'un phénomène d'assimilation des consonnes, le mot *hancha* s'écrit 漢字한자 mais se prononce *hancha* 한짜.

Liste des abréviations

abrév.	abréviation	GV	groupe verbal
adj.	adjectif	indéf.	indéfini
adj. num.	adjectif numéral	inj.	injonctif
adv.	adverbe	int.	interjection
AP	apposition	inter.	interrogation
att.	attribut	loc.	locution
CA	complément d'agent	MOG	mot-outil grammatical
caract.	caractère	nég.	négation
caract.	caractères antinomiques	opp.	opposition
antin.		orig.	origine
caract.	caractères identiques	P	proposition
ident.		part.	particule
CC	complément circonstanciel	PhC	phrase complexe
CCL	complément circonstanciel de lieu	pin.	pinyin
CCM	complément circonstanciel de manière	PP	proposition principale
CCT	complément circonstanciel de temps	pers.	personnel
CDN	complément de nom	poss.	possessif
CL	champ lexical	prép.	préposition
CO	complément d'objet	pron.	pronom
comp.	complémentaires	prov.	province
compar.	comparaison	prox.	proximité
conc.	concession	qual.	qualité
concom.	concomitance	quant.	quantité
cond.	condition	RD	relation de détermination
cons.	conséquence	RE	relation égalitaire
cont.	contraires	rel.	relative (proposition)
coord.	coordination	rhét.	rhétorique
COP	copule (verbe)	S (ou s.)	sujet
cor.	coréen (prononciation sino-cor.)	sans.	sanskrit (sanskrit)
CPL	complétive	sin.	sinogramme
déf.	défense (impératif négatif)	sub.	subordonnée
dét.	déterminant	succes.	succession
dist.	distique	syn.	synonymes
épit.	épithète	s.-ent.	sous-entendu
équiv.	équivalent	term.	terminaison
ex.	exemple	TPT	textes par thèmes
Gadv	groupe adverbial	V (ou v.)	verbe
GN	groupe nominal	Vcompar.	verbe de comparaison
GNS	groupe nominal sujet	Vaux.	verbe auxiliaire
		Vét.	verbe d'état
		VSA	verbe semi-auxiliaire

Noms propres

CJM	<i>Ch'ŏnjamun</i>	千字文
CMY	Chŏnt'ong munhwa yŏn'guhoe	전통문화연구회
CWS	<i>Chosŏn Wangjo sillok</i>	朝鮮王朝實錄
GMF	<i>Grammaire méthodique du français</i>	
K.	<i>Koreana Tripitaka</i>	
KKT	<i>Kŭngnip kugŏwŏn p'yojunŏ taesajŏn</i>	국립국어원 표준어대사전
KRS	<i>Koryŏsa</i>	高麗史
SGSG	<i>Samguk Sagi</i>	三國史記
SGYS	<i>Samguk yusa</i>	三國遺事
SJSH	<i>Saja Sohak</i>	四字小學
SWJZ	<i>Shuowenjiezi</i>	說文解字
T.	édition de Taishō du canon bouddhique	

Transcriptions

j.	<i>juan</i>	卷
k.	<i>kwŏn</i>	卷

Remerciements

J'adresse mes profonds et sincères remerciements à tous ceux dont je me sens redevable pour l'apprentissage ou la compréhension du chinois classique en sino-coréen *hanmun* au cours de ma formation universitaire : MM. Daniel Bouchez (1928-2014), Marc Orange (1937-2023) et Li Ogg (1928-2001) de l'université Paris 7 ; Yi Chang'u 李章佑 이장우 de l'université Yŏngnam ; An Taehoe 安大會 안대회 de l'université Sŏnggyun'gwan ; Sin Sŭngun 辛承云 신승운 de l'université Sŏnggyun'gwan ; Chŏn Haejong (全海宗 전해종, 1919-2018) intervenant à l'Académie des études coréennes (AKS) ; Hŏ Hŭngsik 許興植 허흥식 professeur d'histoire médiévale à l'Académie des études coréennes ; Chŏng Kubok (鄭求福 정구복) professeur d'Histoire à l'Académie des études coréennes.

De plus, j'exprime ma reconnaissance toute particulière envers le sinologue Édouard Chavannes (1865-1918) et à l'équipe de chercheurs – Sylvain Lévi (1863-1935) et Paul Demiéville (1894-1979) – qui ont publié à titre posthume ses travaux remarquables sur les *Cinq cents contes et apologues extraits du Tripitaka chinois*.

La préface de l'ouvrage a été aimablement rédigée par Rainier Lanselle qui, lorsqu'il était en activité à l'université Paris 7, a fait découvrir à de nombreux étudiants dont je faisais partie, la beauté, la portée et la vitalité de la littérature chinoise. Qu'il soit grandement remercié d'avoir apporté son éclairage de sinologue accompli à ce modeste manuel.

Que ces lignes imparfaites puissent refléter ma reconnaissance envers les doctorants et collègues qui ont généreusement donné de leur temps pour relire – même partiellement – le manuscrit, contribuant à l'améliorer par leurs précieux conseils : Olivier Bailblé, Catherine Despeux, Alain Génétiot, Kevin Jasmin, Gulsen Kilci, Kim Daeyeol, Kim Jin-Ok, Younès M'Ghari, Pierre Perrier, Pierre-Emmanuel Roux, Isabelle Sancho, Bryan Sauvadet et Chao Zhang.

Enfin, donner forme à un manuel aussi copieux relève du tour de force technique et d'une grande générosité, si bien que j'adresse à l'éditeur, Guillaume Charron, un sincère : « Trugarez vras deoc'h ! »

Préface

Les vers de La Fontaine placés en exergue de ce livre, « Les longs ouvrages me font peur. / Loin d'épuiser une matière, / On n'en doit prendre que la fleur », lui vont bien : ce livre est impressionnant, au point d'être intimidant, il est presque inépuisable, et qui a le bonheur de le posséder commencera avec lui une fréquentation au long cours, d'où il ramènera à chaque fois de nouvelles fleurs, toujours finement ciselées et d'une étonnante variété.

On est frappé en effet par le nombre de champs que cet ouvrage couvre à la fois, par le nombre de directions dans lesquelles il se développe, sans jamais perdre de sa cohérence. Une somme capable de mettre en évidence tout le substrat chinois présent dans la langue coréenne, pourtant aujourd'hui caractérisée par l'effacement des caractères chinois qui l'ont longtemps imprégnée ; un manuel complet d'initiation au chinois classique aussi bien que d'approfondissement de sa pratique ; une méthode d'acquisition et d'usage de l'écriture sinogrammatique ; une grammaire raisonnée ; un ouvrage de référence rempli de fiches synthétiques auxquelles se reporter en toute occasion ; un recueil de textes variés, présentés selon une progression pédagogique ; un compendium d'analyses détaillées, ligne à ligne, mot à mot, de textes, de points grammaticaux, de tournures, de structures syntaxiques, de constructions morphologiques ; une présentation des principes et des mécanismes de la langue chinoise classique comme univers sémantique marqué par ses habitudes culturelles et ses emprunts particuliers (allusions, citations, parallélisme, inflexions dues au confucianisme, au bouddhisme...) ; mais aussi plus généralement tout un archipel à peu près exhaustif de références extra-linguistiques sans la connaissance desquelles aucune accoutance avec une langue n'est possible (et surtout avec cette langue-là, pourrait-on dire) : le livre est tout cela à la fois, et beaucoup plus encore, comme en témoigne sa table de matières qui s'étire sur pas moins de six pages, avec ses entrées détaillées, ses quatre index, ses vingt-deux annexes ! Tous ces aspects, relevant de natures multiples, constituent autant de strates qui innervent le livre d'un bout à l'autre, se recouvrent, se rejoignent, s'entremêlent, se complètent et s'éclairent mutuellement, sans jamais de confusion, sans que jamais son auteur ne soit pris en défaut dans la tâche colossale de faire tenir ensemble, dans une impeccable cohérence tant de bouts différents. Plus encore, suivre la progression proposée, c'est aussi, malgré la densité du propos et la masse des informations, s'arrêter, réfléchir, laisser mûrir l'acquis et faciliter l'acquisition de ce qui n'est pas encore connu à partir de ce qui l'est, selon l'heureuse métaphore pédagogique autour de laquelle tout l'ouvrage est construit : celle du puzzle. Ce qui n'est pas encore acquis le sera, et viendra bientôt logiquement à sa place, car même si on ne le voit pas encore, on en aperçoit déjà les contours. Ce principe s'applique à tout : aux mots, aux structures, aux phrases, aux mécanismes de la langue, dans une dynamique partout

poursuivie. La tâche est immense, de maîtriser ce monument linguistique et culturel qu'est la langue chinoise classique, mais rien ici ne passe en force. On s'adresse à l'intuition au moins autant qu'à l'accumulation du savoir, et l'analyse la plus serrée se sert de raccourcis parfois frappants par leur bon sens : parler du *Hanmun* (du *Hanwen* 漢文, du chinois) comme marqué par une « expansion "centripète" du nom à gauche » est une expression culottée, mais qui sert parfaitement son objet, et plus d'un pédagogue du chinois se dira, *mais que n'avais-je pensé à le formuler comme cela !* Il y a un côté ludique dans la démarche, emmenée par une maîtrise de la matière qui tient tant de directions d'une main ferme, sans jamais rien laisser dans l'ombre, avec toujours un œil sur un tableau d'ensemble constitué par l'horizon civilisationnel inséparable des usages de cette langue.

C'est que l'ouvrage ne résulte pas seulement du travail d'un pédagogue rompu aux aspects proprement linguistiques. Aucun spécialiste des sciences du langage, comme il est convenu de dire aujourd'hui, n'aurait pu atteindre à un résultat aussi consistant s'il ne partait d'abord d'une grande érudition dans tous les aspects culturels relatifs à la Chine, à la Corée, à l'Asie Orientale en général, qui se sont exprimés à travers cette langue particulière qu'est le chinois classique, et ont été marqués par ses choix particuliers. Prenez l'exemple du parallélisme, dont il est fait grand cas ici : aucune explication purement linguistique ne pourrait épuiser l'analyse de ses fonctions, si elle ne s'adossait à la culture où ces fonctions ont été vues comme opérantes, jusqu'à devenir une norme linguistique courant de la période médiévale jusqu'à l'époque tardive de la formation des élites pour les concours. C'est un cas typique qui se retrouve à tous les niveaux du livre, et c'est pour cette raison, par exemple, que ce qui aurait pu apparaître comme un pari risqué, celui de prendre comme premier support d'initiation du manuel le texte de la *Petite Étude en groupes de quatre caractères* (*Saja Sohak* 四字小學) est un pari réussi, pour ne pas dire un coup de génie. Oui, le texte destiné aux écoliers est idéologiquement guidé par tout un catéchisme confucianiste, mais en mettant d'emblée l'apprenant dans la situation de lire un *monggusŏ* 蒙求書, un livre de « quête du savoir pour les débutants », avec sa forme traditionnelle, le pédagogue le place dans la situation la plus favorable qui soit : dans un bain immersif non seulement marqué par un certain environnement discursif et notionnel, mais aussi au cœur de ce qui fait le rapport le plus tangible à la langue, dans une rythmique, presque psalmodiée, où le parallélisme finit, par son retour incessant, par imprégner le lecteur de tous les mécanismes linguistiques qui l'animent. Dans ces structures relativement simples, marquées par des périodes rassurantes de quatre syllabes, l'étudiant qui aborde l'étude du chinois classique voit peu à peu s'agréger, avec tout juste ce qu'il faut de nouveauté mais aussi tout ce qui est nécessaire de repères familiers, les nouveaux éléments d'un puzzle où rien ne manquera des fondamentaux de la langue. Le bagage acquis au terme de cette lecture est déjà étonnamment conséquent, et lui permettra de se lancer dans la lecture des autres textes, différents dans leur structure, toujours intrigants, teintés d'humour souvent, reflétant des usages de la langue classique telles qu'ils évoluèrent au cours des siècles, et militant chacun à leur façon contre l'idée que cette langue serait une langue morte.

Et c'est là que le pari le plus ambitieux du livre est à mon sens atteint, comme le prouveront les nombreuses années où ce livre sera en usage (et qui sait sous ses traductions bientôt dans d'autres langues ?). C'est qu'il s'adressera avec un égal bonheur aux trois grands cercles d'utilisateurs pour lesquels il a été conçu : d'une part les coréanisants visant les études classiques ou simplement ressentant le besoin de mieux connaître cet apport chinois présent

à tous les niveaux du coréen ; d'autre part les apprenants, praticiens ou connaisseurs de toute autre langue d'Asie Orientale ayant besoin de s'initier au chinois classique, à commencer par les sinisants/sinologues ; enfin « l'honnête homme » du XXI^e siècle intéressé par le poids civilisationnel attaché à la langue chinoise, qui peut être un amateur de langues anciennes ou un spécialiste d'autres univers linguistiques. Parmi ces trois catégories, la plus exigeante et la plus difficile à satisfaire est peut-être la deuxième, et peut-être est-ce pour cela que l'auteur s'est adressé à un représentant de cette catégorie pour lui demander une préface.

Ce représentant peut affirmer qu'aucun ouvrage, dans les études chinoises, en tout cas dans notre langue, n'existe à ce jour de ce niveau, pour réunir en un seul ensemble tous les aspects et toutes les qualités ci-dessus évoquées, et qu'il se fera désormais un devoir, tout autant qu'un plaisir, de le recommander à tous ses étudiants concernés par l'apprentissage du chinois classique ! On est confondu par la convergence de compétences et la somme d'informations ici réunies, et on l'est doublement qu'elles le soient grâce aux efforts d'un coréanologue. Il est vrai qu'il est aussi totalement sinologue, mais peut-être fallait-il justement cette petite distance, cette sorte de détour dans son propre apprentissage du chinois, pour que lui soient acquis, à travers juste ce qu'il faut de relative extériorité, les moyens d'une synthèse aussi magistrale. Personnellement, quand j'aurai un point de grammaire à clarifier, des exemples à chercher, un usage duquel m'assurer, la première chose que je ferai sera d'aller à son index. Quand j'aurai à faire un point sur les acceptions ou les conditions d'application d'un *xuci* 虛詞, d'un « mot vide », j'irai droit à l'une des dizaines de fiches synthétiques que l'auteur s'est donné la peine de rassembler, illustrées d'une myriade d'exemples, dans la volumineuse partie de son volume qu'il consacre à chacun de ces « MOGs », de ces « mots-outils grammaticaux ». En bref, ce manuel de *Hanmun* deviendra bientôt un manuel de *wenyan* 文言 pour tous les sinologues et enseignants du chinois, quelle que soit leur première obédience linguistique ! Il est d'usage ces derniers temps, parmi les spécialistes anglophones étudiant les questions de prégnance du chinois et de son écriture dans l'ADN des langues des pays avoisinants, Corée, Japon, Vietnam, de se livrer à des contorsions langagières pour parler du chinois classique en rejetant le mot « Chinois » au profit du douteux concept de « Sinitic ». Je suis porteur de mauvaises nouvelles pour eux : c'est que c'est bien de chinois qu'il s'agit, et que cette leçon nous vient de l'un des leurs, maître incontesté, dans notre pays, des études coréennes classiques, dans la nouvelle génération qui est la sienne.

Un dernier mot sur cet ouvrage et de ce que pourrait être son devenir. Nous avons déjà évoqué les traductions qui devraient en être faites dans d'autres langues — je devrais dire : qui en seront certainement faites. Le livre, par ses dimensions peu communes, par le nombre des informations qu'il rassemble, mais aussi, comme on l'a dit, par la multiplicité des tableaux sur lesquels il s'inscrit et qu'il fait communiquer, atteint les limites extrêmes de ce que peut faire un livre au format papier. Tant de choses de son contenu y sont de l'ordre de l'harmonie plutôt que du contrepoint, sont à aborder de façon concomitantes plutôt que successives, que l'on se demande s'il ne serait pas possible d'en envisager un jour une version interactive, quelque forme en ligne qui en rendrait la consultation encore plus aisée, encore plus dynamique, tout en rendant justice à tout ce qui en fait la richesse, toutes ces voix, de la langue, des règles de la grammaire, de la culture, de la civilisation écrite, qui s'y font entendre dans tous leurs ajustements corrélatifs, simultanés, synchronisés. Il pourrait même se développer au-delà des limites déjà conséquentes atteintes ici, avec d'autres textes à lire, d'autres découvertes à faire

— d'autres pièces, en somme, du puzzle infini de cette langue chinoise classique que nous aimons et que nous ne cessons jamais de découvrir.

Rainier LANSELLE
École pratique des hautes études, EPHE-PSL
Sciences historiques et philologiques.

Avant-propos

Langue écrite ancienne de la Chine *guwen* 古文고문 ou *wenyan*¹ 文言문언, le « chinois classique » ou « lettres des Han » (漢文한문 ; cor. *hanmun*) devint, dans tout l'espace de l'Asie Orientale, et dans la longue durée de son histoire — jusqu'à l'abandon du modèle impérial² — « la » langue savante, la langue de communication, la langue officielle, la langue liturgique et celle des textes canoniques des Trois enseignements³ 三敎삼교. De nos jours, le *hanmun* est la « langue de culture⁴ » d'un des principaux centres démographiques de la planète. Il n'est guère de domaines de la vie intellectuelle, morale et sociale qui aient échappé à son usage. Pendant au minimum treize siècles (VI^e s-XIX^e s.), à l'échelle de l'Asie de l'Est, elle a constitué le principal vecteur de la littérature, des courants de pensée et de religion, des sciences, de la culture. Elle occupa le cœur de la culture lettrée et de la communication. En bref, la connaissance du chinois classique servit de support à la construction d'une identité culturelle et d'une aire de civilisation en Asie Orientale, au point de la qualifier d'« aire culturelle des sinogrammes » 漢字文化圈한자문화권.

En raison d'un tel héritage historique et linguistique, l'apprentissage du chinois classique concerne quiconque conçoit un intérêt consistant pour cette partie du monde, ses langues, ses littératures, ses religions, ses systèmes de pensée, ses identités et ses cultures. Il en est la porte d'accès. La constatation concerne l'ensemble des pays de l'Asie Orientale incluant la Corée. L'ouvrage se veut combler une lacune. En effet, il n'existe pas à notre connaissance de manuel d'initiation au *hanmun*, le chinois classique en sino-coréen — incluant la culture écrite sino-coréenne — en langue française. Le phénomène de « massification » de l'enseignement du coréen et des études coréennes, observé depuis vingt ans, et la tradition académique de ce domaine émergent, principalement amorcée depuis les années 1970, justifie amplement la conception d'un ouvrage destiné aux étudiants et au public intéressé par la langue et la culture coréennes.

Même si le chinois classique a régné sans partage pendant plus d'un millénaire (sinon deux) dans la plupart des pays d'Asie Orientale, la confection d'un manuel d'initiation au *hanmun* ne pouvait pas ne pas refléter en s'y inspirant — mais sans totalement s'y conformer — des aspects de la longue tradition d'apprentissage du chinois classique dans la péninsule

1. *Wenyan* est parfois traduit : « chinois littéraire classique » (Vandermeersch, 2017 : 3).

2. En Asie Orientale (sauf le Japon), le *guwen* fut introduit au II^e siècle av. J.C. et en usage jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

3. Les Trois enseignements sont le confucianisme 儒敎유교, le bouddhisme 佛敎불교 et le taoïsme 道敎도교.

4. On parle de langue de culture lorsqu'une langue dominante n'est plus officielle.

coréenne. En effet, chaque pays de l'Asie de l'Est a adopté, adapté et conçu des ouvrages spécialement dédiés à l'initiation des débutants en langue classique, au point de constituer une catégorie – sinon un genre littéraire — en tant que telle. Il s'agit des *monggusŏ* 蒙求 書몽구서, littéralement, « textes recherchés par les ignorants » parce que l'apprentissage du *hanmun* commençait dans les familles éduquées depuis le plus jeune âge. Ainsi, dans les représentations collectives, le chinois classique pour débutants est associé en Corée au « Texte aux mille caractères (différents) » *Ch'ŏnjamun* 千字文천자문 et au Vietnam, au « Classique des groupes en trois caractères » 三字經삼자경 *Tam Tu Kinh*.

La première moitié de l'ouvrage fait une large part à un autre livre de la catégorie des *monggusŏ*, sans doute un de ses représentants les plus tardifs – puisqu'inconnu avant le début du XX^e siècle –, et, pour cette raison, l'un des plus « coréanisés » et, chronologiquement, plus proche de nous et de la société coréenne contemporaine. Il s'agit de la « Petite Étude en (groupes de) quatre caractères », le *Saja Sohak* 四字小學사자소학. Bien que ses canaux de transmission soient peu documentés, le texte fut mis à la disposition d'un large public à la fin du XX^e siècle grâce à sa nouvelle diffusion en 1989 par la maison d'édition du Chŏnt'ong munhwa yŏn'guhoe (CMY, litt. « Société pour la recherche sur la culture traditionnelle »). L'éditeur y présentait l'ouvrage comme « un des premiers manuels de *hanmun* lus dans les *sŏdang* » 書堂 서당, écoles élémentaires de l'Ancien régime⁵. Les premiers pas en *hanmun* proposés ici au lecteur sont une version abrégée de cette édition de 1989 (cf. Annexe 14).

Il a semblé nécessaire de ne pas s'arrêter à l'étude d'un texte inscrit dans la tradition des *monggusŏ* de Corée. Il est donc proposé ici une véritable séquence de formation qui ouvre à une perspective plus large que celle de la lecture de textes de référence du canon néoconfucéen des Song et des histoires officielles pour laquelle le *Saja Sohak* avait été conçu. Le manuel met en évidence que le *hanmun* compte parmi les grandes langues anciennes de communication — avec le sanscrit, le perse, le grec, le latin, etc. — véhicule d'un patrimoine littéraire humaniste. Au XXI^e siècle et dans le cadre d'une formation francophone en « Langues, Littératures et civilisations étrangères et régionales » (LLCER), il n'est plus question seulement d'assimiler une philosophie morale et une sociabilité ritualisée, normatives, ni de préparer le concours de recrutement des fonctionnaires, le *kwagŏ* 科擧과거, aboli en 1894. L'enjeu est ici d'apprendre les bases d'une langue ancienne en tant que langue de culture et de communication à l'échelle d'un vaste espace, avec l'objectif ambitieux — malgré la distance temporelle et linguistique — de comprendre le passé à partir duquel se sont construites non seulement les Corées, mais la société d'Asie Orientale contemporaine.

Autrement dit, tout en reconnaissant l'utilité didactique du lien à la tradition lettrée officielle, il a semblé nécessaire d'opérer, au sein de l'apprentissage, une prise de distance avec le classicisme⁶ néoconfucianiste. Dans cette optique, après la lecture du *Saja Sohak*, il était utile de proposer l'étude d'un ensemble de textes — tant chinois que coréens — susceptibles de révéler des aspects contrastés de la vaste littérature du *hanmun*, sa puissance de communication et sa portée. Une telle liberté est possible dans la mesure où la connaissance du chinois classique n'est aujourd'hui plus imposée par une idéologie normative, mais plutôt comme un moyen de perfectionnement linguistique et surtout comme une grille de lecture pertinente

5. « Ancien régime » désigne le régime monarchique puis impérial (à partir de 1897) de la Corée.

6. Classicisme au sens de « caractère de ce qui est conforme à la tradition intellectuelle et esthétique » (CNRTL).

d'une civilisation abordée par des individus issus d'une autre aire linguistique et culturelle, en l'occurrence, celle de la francophonie n'ayant jamais été normée à travers l'usage du chinois classique. Le manuel invite à une telle distanciation tout en assurant une continuité dans l'analyse linguistique et la découverte de nouveaux textes.

La deuxième partie de cette méthode donne à goûter des textes dignes d'intérêt pour qui cherche à s'initier à la culture écrite d'Asie Orientale et à se spécialiser en études coréennes. Une partie de ces écrits relève de la littérature classique coréenne de l'époque médiévale qui se caractérise par un dialogue permanent — ainsi que des liens conçus alors comme complémentaires — entre confucianisme et bouddhisme. Dans cet ordre d'idées et en accord avec une mentalité qui structura pendant des siècles non seulement la culture coréenne, mais aussi, plus généralement, celle d'Asie Orientale, un ensemble d'extraits d'œuvres proposés ici se rattache à la tradition scripturaire bouddhique. D'autres écrits appartiennent à une littérature profane et véhiculée dans des cercles non officiels. Afin de rendre cohérente la seconde partie du manuel, dix-sept textes courts sont classés en cinq thèmes comportant une logique de progression. Le lecteur est ainsi invité à un double mouvement : celui de la prise de distance qu'implique la découverte, puis d'une forme de retour sur sa propre littérature et culture, avec un regard renouvelé dans la connaissance de l'autre et de soi.

Tout en proposant une diversité de textes qui rompît avec une tradition littéraire dont le caractère dogmatique et normatif est caduc depuis le début du XX^e siècle, le présent manuel est fondé sur une démarche dont le but est de développer la confiance en soi et les capacités d'autonomie des apprenants. Il comporte des ressources qui en font, dans l'état actuel de l'offre de formation et du « marché », un ouvrage original, dont les apports principaux sont les suivants :

- combler l'absence de manuel francophone d'initiation au chinois classique en sino-coréen pour ceux qui se spécialisent en études coréennes, de plus en plus nombreux dans le monde francophone ;
- une présentation générale du chinois classique à visée pratique, non exhaustive et nourrie de nombreux exemples ;
- une séquence de formation commençant par un ouvrage d'initiation et se poursuivant par une série thématique de courts textes ouvrant à une diversité d'approches de la culture écrite d'Asie Orientale ;
- une analyse grammaticale rigoureuse et complète des éléments constituant les textes : depuis le sens particulier de certains sinogrammes, jusqu'à la construction des propositions et des phrases en passant par la formation des mots et l'identification des fonctions grammaticales ;
- l'apprentissage graduel d'un lexique nouveau (*hancha* et mots sino-coréens) ;
- une explication sur l'articulation entre sens des sinogrammes, champs lexicaux, style parallèle et genres littéraires ;
- la proposition d'une méthode empirique appelée « méthode du puzzle » pour aborder les textes inconnus en *hanmun* ;
- la découverte d'écrits classiques de la Corée médiévale extraits des *Mémoires historiques des Trois Royaumes* (XII^e s.) et des *Histoires oubliées des Trois Royaumes* (XIII^e s.) ;
- des commentaires contextualisant les courts textes et montrant leur intérêt linguistique, philologique et historique ;

- un système d'apprentissage systématique des mots-outils grammaticaux (MOG) par des fiches synthétiques (163) explicitant une liste de 214 MOG dits « équivalents ».

Enfin, si le manuel a d'abord été pensé pour les étudiants en études coréennes, il est susceptible d'atteindre un lectorat plus large car la connaissance de la langue coréenne n'est pas strictement indispensable à son utilisation.

À toutes celles et ceux qui, découvrant ces pages, s'engagent dans l'étude du *hanmun*, je souhaite un fructueux apprentissage !

Yannick BRUNETON
Paris, décembre 2023

Introduction

I. Les enjeux de l'apprentissage du *hanmun* en Corée

Dans l'Avant-propos ont été brièvement exposés les enjeux généraux de l'apprentissage du chinois classique. Cette partie s'adresse plus spécifiquement à ceux qui se spécialisent en études coréennes tout en faisant écho à des problématiques plus larges se posant à l'échelle de l'Asie Orientale. La démarche paraît en effet nécessaire dans la mesure où, dans la société contemporaine des deux Corées, depuis la Libération (光復節광복절, litt. le « Retour de la Lumière », 1945), l'écriture sinogrammique a fait l'objet d'une forme de discrimination dans la législation des deux pays, étant officiellement qualifiée d'écriture étrangère du fait de la promulgation de l'usage exclusif de l'alphabet coréen 한글專用전용 comme unique écriture nationale. Un tel dispositif législatif fut mis en place dès 1949 en République populaire démocratique de Corée et plus tardivement en République de Corée (loi de 2005¹).

Plusieurs décennies après la Corée du Nord, l'invisibilisation généralisée et croissante des *hancha* dans la société sud-coréenne produit un dilemme puisque, d'un côté, l'apprentissage des *hancha* 漢字教育한자교육 est obligatoire dans le système scolaire² et que, de l'autre, les citoyens ont de moins en moins d'occasion de les voir dans l'espace public ni de les écrire par nécessité dans la vie publique et administrative alors même que leur lecture et leur écriture constituent les meilleurs moyens de les mémoriser. Les citoyens se retrouvent ainsi dans une situation où ils doivent satisfaire des injonctions contradictoires : « Apprends par cœur les *hancha*, mais ne les écris pas ! ». Dans un tel contexte, on peut comprendre que le rapport des citoyens au *hanmun* est compliqué, sinon distant, et qu'il fait l'objet de nombreux préjugés.

1. « Loi relative à l'usage exclusif de l'alphabet coréen » 한글전용에 관한 법률 du 9 octobre 1948. L'application de la loi n° 7368, article 14 라, « principe pour la rédaction des documents officiels dans les établissements publics » 공공기관의 공문서 작성 원칙 stipule que « Les documents officiels des établissements publics sont rédigés en alphabet coréen, toutefois, dans la limite des cas fixés par décrets présidentiels, il est possible d'écrire les *hancha* ou autres écritures étrangères à l'intérieur de parenthèses. »

2. À des périodes différentes (années 1960 et 1970), les deux Corées ont fait chacune l'expérience de l'abandon de l'enseignement des *hancha* avant d'y renoncer et de rendre obligatoire leur apprentissage.

De fait, l'apprentissage est resté largement associé à la culture lettrée d'Ancien régime (monarchie, empire³), à une conception élitiste non démocratique de l'éducation, à une représentation caduque et poussiéreuse des écoles élémentaires *sōdang*⁴ préparant à une mémorisation mécanique des classiques néoconfucéens. Pour un observateur extérieur, il est paradoxal qu'au nom d'un nationalisme linguistique on retarde l'accès des Coréens aux fondements de leur identité et de leur propre culture, et que l'on encourage par là même *de facto* une intrusion accrue – sinon massive – du lexique anglais (étranger), langue de communication internationale.

Pour des étrangers francophones qui se spécialisent en études coréennes, l'adoption d'un point de vue sur le *hanmun* à travers une problématique identitaire – telle que coréenne – est sans objet, même s'il est compréhensible et légitime que se développe chez eux vis-à-vis des locuteurs natifs du coréen une forme d'empathie dans leur démarche d'apprentissage de la langue et de découverte de la société. En revanche, il est pour eux nécessaire – sinon indispensable – de maîtriser la langue coréenne dans des domaines spécialisés où le lexique sino-coréen occupe une place prédominante. D'une manière générale, une connaissance approfondie de la langue et de la culture coréennes est pour eux requise, et celle-ci se fonde en grande partie sur l'accès aux fondamentaux de la culture d'Asie Orientale et aux classiques de Corée qui, jusqu'au début du XX^e siècle, furent exprimés en *hanmun*. De plus, la connaissance du chinois classique qui fut la langue de la diplomatie, des écoles de pensée, des religions, de la littérature et des sciences pendant toute la période impériale, ne peut que favoriser la communication et l'intercompréhension à l'échelle régionale de l'Asie de l'Est.

En d'autres termes, l'objectif n'est pas ici de se spécialiser dans la connaissance du *hanmun*, de devenir des experts, mais simplement d'accéder à une culture générale de la Corée – et de l'Asie Orientale – et de maîtriser des outils en vue d'une connaissance plus complète de la langue coréenne, telle que celle requise en études coréennes.

Outre la maîtrise du lexique sino-coréen *hancha'ŏ* 漢字語한자어 ordinaire dont la construction se réfère à la grammaire du chinois classique (cf. Annexe 2), la langue coréenne contemporaine a conservé en son sein – et utilise assez largement – un vocabulaire issu de la tradition lettrée, des expressions venant directement du chinois classique (comme les « faits exemplaires du passé » *kosa sōngŏ* 故事成語고사성어, en formules de quatre caractères, mais pas seulement), des éléments grammaticaux de chinois classique. On peut donner comme exemples des « démarreurs » de phrase reprenant tel quel des mots-outils grammaticaux du chinois classique (*chŭk* 卽 즉, *tan* 但 단, *karyōng* 假令가령, *sōllyōng* 設令설령...), mais aussi de nombreuses locutions adverbiales ou prépositionnelles dont la compréhension s'appuie sur la langue écrite ancienne (~에 對하여, ~을 爲하여, ~으로 因하여, ~에 依하여...). Par ailleurs, le style soutenu et la langue écrite font un usage prioritaire de mots et formules puisés dans la culture écrite classique de la Corée. Ne considérant que ce seul aspect des choses, la connaissance de la grammaire élémentaire du *hanmun* serait déjà justifiée. Il existe néanmoins d'autres arguments en faveur de l'apprentissage des bases du chinois classique en sino-coréen.

3. Dans le manuel, le terme « empire » utilisé sans précision désigne implicitement le régime impérial chinois. Dans le même ordre d'idées, l'adjectif « pré-impérial » se réfère tacitement à l'Histoire de Chine.

4. Il est fait référence ici au *sōdang* 書堂서당 (litt. « salle des Lettres ») du Chosŏn dont l'activité (lecture, calligraphie et rédaction) était explicitement dédiée à l'étude de la morale confucéenne à travers des ouvrages rédigés en chinois classique.

Les écrits et la littérature du XX^e siècle dans la péninsule coréenne, en particulier au début du siècle – en dépit de l'adoption de l'alphabet coréen comme écriture officielle –, conservèrent pendant plus d'un demi-siècle de nombreux éléments du *hanmun*, dans la presse, par exemple, à défaut d'une orthographe et d'usage plus réglementés. Nous voulons parler ici de l'usage de l'écriture mixte⁵, du *kuk'anmun* 國漢文국한문, spécifiquement coréen. Ainsi, même (et surtout) les écrits de la « Période moderne » (qui inclut la période de la Corée impériale : 1897-1910), amorcée dans le dernier quart du XIX^e siècle, restent difficiles à aborder sans un minimum de *hanmun* dans notre boîte à outils. On comprendra ainsi, que, paradoxalement, il n'est pas possible de penser la modernité coréenne sans chinois classique dans la mesure où ceux qui l'ont formulée mobilisèrent, en plus de la langue coréenne (conçue comme associée ou complémentaire), les ressources de cette même langue et de ses références.

Pour engageantes que puissent être les précédentes observations, les dispositions nécessaires à un apprentissage efficace exigent préalablement une ouverture d'esprit, un accueil impliquant l'abandon de tout préjugé à l'égard du *hanmun*, à commencer par le plus répandu, relatif à sa difficulté.

A. Le *hanmun* est-il difficile à lire ?

Les préjugés quant à la difficulté de lecture du chinois classique sont fréquents. Ils s'expliquent souvent par la représentation parfois négative et dépassée véhiculée en Corée du Sud ou bien, à l'opposé, à cause d'une distance polie sinon excessivement révérencieuse, produisant un effet peu attractif pour les débutants. En réalité, la difficulté du *hanmun* ne réside pas tant dans sa grammaire ou sa syntaxe, relativement simples dans leurs principes – comme le montre ce manuel –, que dans des causes extralinguistiques : connaissance des sociétés anciennes, de leur l'organisation, de leur l'histoire, de la culture, de leur littérature... Elles impliquent la nécessité pour les débutants de consolider un fonds de culture générale et historique à propos de l'Asie Orientale et de la Corée. Un tel fonds s'acquiert par la lecture d'ouvrages de référence et par celle des « sources primaires » en chinois classique.

Il convient de mettre la difficulté du *hanmun* sur le compte d'autres motifs que la seule grammaire, qu'au fonctionnement intrinsèque de la langue. À cet égard, on peut faire plusieurs constatations :

- les sinogrammes ont de multiples acceptions (polysémie) dont les champs sémantiques procèdent d'une accumulation de strates⁶ ;
- le chinois classique est une langue morte au sens où elle n'est plus pratiquée comme outil de communication, créant une distance linguistique et culturelle ;

5. Les bornes chronologiques de la période du *kuk'anmun* sont 1895, année de promulgation du décret d'application relatif à l'adoption de l'alphabet coréen comme écriture officielle, et 1948, date de l'instauration des Républiques coréennes et de la mise en place d'un cadre législatif relatif à l'écriture nationale.

6. Un travail d'« archéologue » est parfois nécessaire pour identifier la bonne « couche culturelle » correspondant à l'usage d'un texte. De plus, les textes anciens normatifs furent traduits (« resémantisés ») et commentés comme l'illustre le travail des lettrés des Song réalisant l'*aggiornamento* néoconfucéen.

- le *hanmun* est une littérature de genres dont les codes (sujets traités, rythmique, prosodie, style, rhétorique, parallélisme, intertextualité) ne sont plus familiers aux écrivains et aux lecteurs, et nécessitent un apprentissage spécifique ;
- l'intertextualité récurrente des références canoniques (arguments d'autorité, points d'appuis obligés du développement d'une réflexion) et des allusions littéraires⁷ nécessitent une bonne connaissance du contexte de production des œuvres ;
- l'adoption de certains partis pris ou postures des auteurs tendant à montrer la maîtrise de leur art⁸ ;
- dans le cas précis de la Corée, les possibilités d'« interférences » entre le *hanmun* et la ou les langues autochtones, en particulier si le *hanmun* est une langue de traduction d'originaux en coréen⁹.

La suite de cette introduction nous aidera à mieux cerner les relations entre le *hanmun* et la Corée, notamment la tradition d'apprentissage qu'elle développa parce que le présent manuel recourt à l'un des derniers fruits de cette tradition comme premier texte d'initiation. Avant tout, il semble nécessaire de commencer à rappeler la notion même de *hanmun*.

B. La notion de *hanmun*, « chinois classique »

Le *hanmun* est la « langue ancienne » *guwen* (古文 ; cor. *komun*) faisant pendant au « chinois moderne » *hanyu* (漢語한어 ; cor. *han'ŏ*) ; une « langue écrite » *wenyan* 文言문언 par opposition à la « langue parlée » *baihua* 白話백화. Le chinois classique, langue écrite ancienne de la Chine, se caractérise par une historicité du fait de l'évolution des langues des élites dominantes (élites mongoles de la dynastie des Yuan au XIII^e s., élites mandchoues de la dynastie des Qing à partir du XVII^e s.), du contact avec des langues anciennes d'autres aires culturelles et courants civilisationnels (traduction du canon bouddhique en sanscrit pendant un millénaire entre les Han et les Song) ainsi que de l'influence de la langue parlée.

7. Dans la littérature de genres où les auteurs n'envisagent pas leurs écrits en dehors du cadre que les genres littéraires constituent, l'intertextualité relève d'une forme de codification qui permet de positionner littérairement et idéologiquement les auteurs, et constitue un niveau d'analyse pertinent nécessaire à leur interprétation.

8. On observe une tendance des auteurs prémodernes à exprimer une certaine virtuosité comme attestation de la maîtrise de leur art, plutôt que de rechercher sobriété et simplicité. Dans son *Commentaire par article de l'Esprit littéraire et la Gravure des dragons*, le *Wenxindiaolong zhaji* 文心雕龍札記문심조룡찰기, le philologue Huang Kan (黃侃황간, 1886-1935) brosse la tradition lettrée en quelques formules : « considérer l'ancien pour vrai et l'actuel pour faux » 是古而非今시고이비금 ; « chérir la difficulté et mépriser la facilité » 慕難而賤易모난이천이 ; « vénérer le raffinement et rejeter le vulgaire » 崇雅而鄙俗송아이루속 ; « poursuivre la singularité et détester l'ordinarité » 趨奇而厭常추기이염상 ; cf. Huang Kan, 2006 : 233. Une telle attitude peut être justifiée par les exigences inhérentes aux genres littéraires. Les genres en usage dans des contextes officiels ou ritualisés se réfèrent à des modèles anciens. En définitive, l'acte de rédaction est un exercice mettant en jeu les compétences et la légitimité de leurs auteurs devant justifier de leur charge (s'ils étaient membres de l'académie d'État, par ex.). La sophistication du style peut relever d'un entre-soi d'initiés construisant une forme d'identité. À l'opposé, une minorité d'auteurs – souvent retirés – ont revendiqué le choix d'une écriture simple visant un large lectorat.

9. La langue source fut susceptible d'influencer le choix du lexique, la construction des phrases, les références culturelles implicites.

Les spécialistes de l'histoire de la langue classique s'accordent pour périodiser les 3000 ans d'histoire de la langue classique (entre le XIV^e s. avant notre ère et le XIX^e siècle) en trois grandes périodes (Peyraube, 1988 : 34) :

1. le chinois archaïque *shanggu* 上古 until jusqu'aux II^e et III^e siècles ;
2. le chinois moyen ou médiéval *zhonggu* 中古 until entre le III^e et les XII^e et XIII^e siècles ;
3. le chinois moderne *jindai* 近代 until depuis le XIII^e siècle jusqu'en 1840.

La langue chinoise classique a évolué tout en présentant des aspects figés ne serait-ce qu'en raison du conservatisme des lettrés fonctionnaires et des institutions impériales stables qui en assuraient la formation et les activités. En effet, les textes canoniques des écoles de Confucius (les « Classiques » 經, des Cinq aux Treize Classiques 十三經 until entre les Jin et les Song, cf. Annexe 7) ont été, pendant toute la période impériale, au cœur de la formation et des concours mandarins qui fonctionnèrent comme un modèle dans le reste de l'Asie Orientale – à l'exception du Japon – jusqu'au déclin de l'empire et la montée du modernisme (et de l'impérialisme colonial) au Japon. La langue classique, sa relative stabilité linguistique, son caractère unifié (« mêmes lettres dans l'empire » 天下同文 until 천하동문) et unificateur, la durée de son emploi, ont été non seulement associés au fonctionnement de l'empire et à la culture lettrée, mais, au-delà, à l'identité culturelle de l'ensemble de cette aire de civilisation.

C. Le chinois classique en Asie Orientale

Il est révélateur de constater que les différents pays d'Asie Orientale nomment la langue chinoise avec des expressions faisant toutes référence aux « Han » (漢 until : *hanmun* 漢文 until 한문 en Corée ; *kanbun* 漢文 au Japon ; *chuan* 字漢 au Vietnam), peut-être en tant qu'ethnie, mais surtout et plus vraisemblablement, en référence aux débuts de l'empire florissant de la dynastie des Liu 劉氏 du Han (漢, -206, 220) qui correspondit à une période d'extension territoriale sous le long règne de Wudi¹⁰ (武帝 until 무제 ; r. -141 ; -87) impliquant une large diffusion de l'usage des sinogrammes¹¹ et de la langue de l'empire, formant un vaste réseau de districts fonctionnant au sein d'une administration centralisée. À cela s'ajoute le fait que la période des Han vit à la fois l'adoption officielle du confucianisme sous Wudi¹² et du bouddhisme sous Mingdi (明帝 until 명제, r. 57-75), et une « synthèse de la pensée » (Cheng, 1997 : 276-277), contribuant au puissant rayonnement de l'empire en tant que modèle politique, religieux et philosophique dans l'ensemble de la région.

Entre le VII^e s. et le XIII^e siècle, une culture classique et lettrée faite d'usages communs prospéra, marquée par la diffusion du confucianisme et le bouddhisme, véhiculée par le chinois classique. La langue écrite ancienne s'imposa dans de multiples domaines : la diplomatie, la littérature philosophique et politique, la pensée religieuse, les belles-lettres, les sciences et les techniques. Sous des formes diverses et à des degrés variables, on trouve en Asie

10. Des districts *jun* 郡 furent installés en -112 dans la péninsule indochinoise (9 dont le Rinan) jusqu'en 938 ; et en -108 dans la péninsule coréenne (4 dont le Lelang) jusqu'en 314.

11. Les sinogrammes auraient été diffusés au plus tard au II^e s. avant J.C. dans les péninsules coréenne et indochinoise, au VI^e s. au Japon.

12. L'adoption officielle du confucianisme fut recommandée par Dong Zhongshu (董仲舒 until 동중서, -179, -104).

Orientale un fond culturel commun constitué de systèmes d'écriture variés utilisant les sinogrammes pour transcrire les langues vernaculaires¹³ ; d'une littérature (dont de grandes anthologies poétiques¹⁴) ; de doctrines confucéenne et bouddhique¹⁵ (gravures de « Grandes corbeilles »¹⁶, collection d'Écritures bouddhiques, biographies de moines éminents) ; d'écoles d'apprentissage des textes canoniques ; d'un système administratif inspiré du modèle impérial des Tang (618-907) incluant le système des concours mandarins ; d'annales historiques¹⁷.

Dans tous ces pays, après une longue période de prospérité, le déclin de la culture des sinogrammes résulta de celui de l'empire comme sphère d'influence politique et culturelle de la Chine au XIX^e siècle symbolisé par les Guerres de l'Opium (1839-1860) et la suppression des systèmes de concours de recrutement des fonctionnaires – également appelés « concours mandarins » (科擧과거, litt. « recrutement par matières ») : en 1894¹⁸ au Chosŏn, en 1911 en Chine et en 1919 au Vietnam, consécutivement à l'abandon du chinois classique comme écriture et langue officielles¹⁹. Le phénomène de déclin décrit eut des répercussions différentes selon les pays qui développèrent chacun une culture sinogrammique et littéraire originales. Ainsi, est-il nécessaire, à ce stade, de caractériser la culture du *hanmun* dans le pays que nous appelons aujourd'hui la Corée.

D. Le *hanmun* en Corée

Dans la péninsule coréenne, l'introduction des sinogrammes et, par extension, l'utilisation du chinois classique comme langue officielle intervinrent, au plus tard à la fin du II^e siècle av. J.C. après la chute du Wiman Chosŏn (衛滿朝鮮위만조선, -192, -108) dont le centre politique fut remplacé par le district²⁰ du Lelang mis en place par l'Empire des Han à partir de -108. Les

13. Les systèmes d'écriture développés pour transcrire les langues vernaculaires, de manière partielle ou totale, furent, par ex., l'*idu* 吏讀이두 en Corée dès le V^e siècle ; les *kana* 假名가명 au Japon au VIII^e siècle ; le *chu'nôm* 字南(字喃)자남 au Vietnam au X^e siècle. Le sens littéral de ces expressions est instructif : « étude des clercs », « noms d'emprunt », « lettres du Sud ».

14. On peut citer comme exemples : l'anthologie poétique conservée dans le *Tongmunsŏn* (東文選동문선, 1478) au Koryŏ ; au Japon, l'anthologie du *Honchō monzui* (本朝文粹본조문수, v. 1064) ; au Vietnam, la grande anthologie poétique du *Hoang Viêt thi tuyền* (皇越詩選황월시선, 1788).

15. En toute rigueur, il faudrait également citer l'enseignement du taoïsme qui fut influent dans les milieux lettrés.

16. Les deux gravures du Koryŏ datent des XI^e et XIII^e siècles (dont la gravure des quatre-vingts mille planches a été conservée au monastère de Hae'in) ; les gravures sont plus tardives au Japon (à partir du XVII^e s.).

17. Par exemple : le *Nihon Shoki* au Japon (日本書紀일본서기, 712), le *Samguk Sagi* en Corée en 1145, le *Dai Viêt Shouki Toantou* (大越書記全書대월서기전, 1272) au Vietnam.

18. Adoption de « l'article de loi sur les concours et recrutements » 選舉條例선거조례, le 3 juillet 1894, CWS : 1894.7.3 ; mis en application le 12 juillet, 銓考局條例전고국조례, CWS : 1894.7.12.

19. Par « langue officielle », il faut entendre langue de l'État utilisée dans l'administration. L'adoption d'alphabets rompant avec les sinogrammes eut lieu en 1885 au Vietnam (lettres latines) ; en 1895 (plus de 450 ans après sa promulgation) en Corée (alphabet coréen) ; diffusion du *baihua* en Chine en 1919. Le cas du Japon est un peu différent puisque les *kana* furent adoptés dès le X^e siècle.

20. Le terme « commanderie » parfois utilisé pour désigner les *jun* 郡군 est un anglicisme. Son emploi dans le contexte du régime impérial ne correspond pas aux usages historiques du terme en français, nous lui préférons la traduction de Maurice Courant de « district », cf. RHAC, n° 869 (note 27).

traces matérielles de la culture écrite du Lelang – cachets d'argile de sceaux²¹, inscriptions sur tuiles, sources épigraphiques²² – sont généralement considérées comme les plus anciennes. Le développement de la culture écrite du *hanmun* dans la péninsule connut une impulsion décisive du fait du rapprochement diplomatique et militaire ainsi que de la multiplication des échanges du Grand Silla (668-935) avec la cour des Tang (唐, 618-907). D'une manière générale, le *hanmun* de Corée fut profondément influencé par la culture des Tang et des Song (VII^e – XIII^e siècles) de la période dite du « chinois médiéval » (cf. p. 27).

Ce fut effectivement à partir de la fin des Song (宋, 960-1279) qu'un décalage linguistique vit le jour dans la communication diplomatique coréenne avec les élites des dynasties impériales. Il fut alors nécessaire d'instaurer pour la première fois au sein de l'État un bureau de traducteurs interprètes²³. Schématiquement, un nouveau chinois standard fut élaboré, le *han'eryanyu* 漢兒言語한아언어, en raison de l'influence des langues du Nord (langues des Khitan et des Mongols) au sein des élites. De fait, un décalage se creusa entre l'usage du chinois classique de la Chine et de la Corée à partir de la période du « bas-médiéval » (VI^e s. – v. 1250) en raison de l'apparition de véritables particules aspectuelles, de changements dans la syntaxe et de la conception de nouveaux genres littéraires qui ne furent pas adoptés en Corée (théâtre, chant 詞曲사곡). Concomitamment furent mis au point les premiers manuels coréens d'apprentissage du *han'er* pour la communication orale²⁴. En définitive, le *hanmun* de Corée s'arrêta dans son évolution, du point de vue de l'histoire de la langue chinoise, à l'étape du chinois médiéval.

Cela étant dit, l'usage du *hanmun* en Corée n'est pas facile à historiciser. Sa diffusion fut en tout cas favorisée par le fait que le chinois classique était la langue officielle et la langue des rites confucéens mais surtout du bouddhisme²⁵. De plus, de nombreux échanges eurent lieu à l'époque des Tang à travers l'envoi de fils de la noblesse du Grand Silla à la cour de Chang'an 長安장안 pour préparer les concours mandarinaux. Les voyages d'études en Chine « à la recherche du Dharma » 求法구법 devinrent également une pratique importante dans la formation des religieux membres du Saṃgha du Silla puis du Koryŏ (高麗고려, 918-1392) en raison d'un usage quasi exclusif de la version en *hanmun* des textes canoniques. Les pratiques confucéennes et bouddhiques furent ainsi de puissants moteurs pour la diffusion du *hanmun* au sein de la société coréenne²⁶.

21. En raison d'un important marché de faux artéfacts au début du XX^e siècle, certains historiens coréens doutent de l'authenticité des cachets d'argile mis au jour au cours des fouilles de la forteresse en terre du Lelang (à P'yŏngyang) par les archéologues japonais. Il n'existe pas encore de technique pour dater des artéfacts en argile.

22. La Stèle du temple de l'esprit du district de Chŏmje 粘蟬縣神祠碑점제현신사비 (*kun* d'Onch'ŏn, province du Pyongan du Sud) découverte en 1913, est la plus ancienne inscription connue, mais sa datation – autour du I^{er} siècle av. J.C. – est incertaine. Le plus ancien poème connu date de 612 (célébration de la victoire de Ŭlchi Mundŏk au fleuve Sal contre les Sui) ; le plus ancien manuscrit connu de Corée date du VIII^e s. ; « Mémoire de la réalisation de la copie du *Soutra des Ornaments Magnifiques* » de 755 est rédigé en *idu* et en *hanmun*.

23. Le bureau provisoire du Han'ŏ togam 漢語都監한어도감 fut instauré en 1276, renommé T'ongmun'gwan 通文館통문관. Au Chosŏn, le bureau des interprètes fut nommé Sayŏkkwan 司譯館사역관.

24. À la fin du Koryŏ, pour apprendre à parler chinois, furent publiés le *Nogŏldae* 老乞大노걸대, série de dialogues utile pour faire des affaires en Chine, ainsi que le *Pakt'ongsa* 朴通事박통사.

25. La copie manuscrite des soutras *sagyŏng* 寫經사경 comme acte pieux méritoire contribua à diffuser le *hanmun*.

26. Un observateur extérieur de la société coréenne présent à la capitale du Koryŏ au XII^e siècle, Xu Jing (徐兢서경, 1091-1153), attesta l'importance du *hanmun* dans son rapport de mission au Koryŏ de 1124, le *Gaolitujiŋ* : « [Parmi] les activités des quatre ordres de la population, l'étude [des lettrés confucéens] est tenue comme noble,

Malgré une pratique séculaire du *hanmun*, certains lettrés au Chosŏn (朝鮮조선, 1392-1897) cultivaient un sentiment de frustration dans leur pratique lettrée parce qu'ils considéraient que les lettrés coréens étaient condamnés au suivisme et à la médiocrité en raison d'un décalage linguistique et culturel qui ne leur permettait pas de rivaliser avec les Chinois sur ce terrain. Ce fut le cas par exemple de l'influent Kim Ch'anghyŏp (金昌協김창협, 1651-1708 ; nom d'auteur Nongam 農巖농암) qui affirmait : « La culture écrite de notre pays de l'Est n'atteint pas le niveau de celle de la Chine sur trois points : elle est superficielle car incapable de grande profondeur ; elle est frustrée car incapable de raffinement et d'élégance ; elle est confuse car incapable de simplicité et de clarté²⁷. » Tous ces éléments expliquaient la nécessité d'un apprentissage efficace du *hanmun* et des efforts constants qui furent déployés par les lettrés pour l'améliorer jusqu'au début du XX^e siècle.

Dans ces conditions, il paraît légitime de porter intérêt à la tradition séculaire de l'apprentissage du *hanmun* en Corée afin d'en saisir les aspects les plus inspirants pour la mise au point d'une initiation à cette langue ancienne au XXI^e siècle.

II. La tradition de l'apprentissage du *hanmun* en Corée

À propos de la tradition de l'apprentissage du *hanmun* dans la péninsule coréenne, nous ne disposons d'informations concrètes et précises qu'à partir de la période du Chosŏn, conditionnant une vision sans doute biaisée dans la mesure où cette période de l'Histoire de Corée entretint des relations particulières avec la langue classique du fait de la prédominance idéologique du néoconfucianisme. En effet, l'installation de la dynastie des Yi, qui supplanta celle des Wang du Koryŏ, impliqua l'instauration d'un projet politique et social de grande ampleur, que d'aucuns ont appelé la « confucianisation » de la société à l'aune des théories politiques et morales du néoconfucianisme des Song. On peut donc penser que la tradition d'apprentissage en vigueur au Chosŏn fut, comme dans de nombreux autres domaines, en rupture avec la précédente dynastie. Un projet aussi ambitieux et englobant ne pouvait fonctionner que soutenu par un système éducatif cohérent et que, par conséquent, la réflexion des lettrés influents porta nécessairement sur les modalités pratiques de cet apprentissage.

Comme d'autres pays d'Asie Orientale à la périphérie de l'empire et dont les langues autochtones relevaient d'autres familles linguistiques que la sino-tibétaine, en Corée se développa une littérature dédiée à l'apprentissage du chinois classique, même si ce processus est

c'est pourquoi le pays (ou la capitale) considère comme honteux le fait de ne pas savoir écrire 四民之業 以儒爲貴 故其國以不知書爲恥. »

27. Cf. *Nongamjip* 農巖集농암집, k. 22 ; Préface du *Sigamjip* 息庵集序식암집서 ; 蓋嘗謂我東之文 其不及中國者有三 膚率而不能切深也 俚俗而不能雅麗也 冗靡而不能簡整也. Un tel discours n'est pas une fin en soi, mais l'entrée en matière d'un débat portant sur un choix quasi politique d'adoption de telle ou telle tradition de style ancien : schématiquement, le style ancien pré-impérial (en Chine) 先秦古文선진고문 ou le style ancien tel que conçu par les écoles des lettrés des Tang et des Song 唐宋古文당송고문 ; cf. Min, 1996 : 438-439.

particulier à chaque contrée. Les fils de l'aristocratie bénéficièrent tôt d'un collège des Lettrés, T'aehak 太學대학 au Koguryō²⁸ dès 372, puis, au X^e siècle (958), d'un « Collège des Fils du Royaume », Kukchagam²⁹ 國子監국자감, pour préparer la progéniture de la noblesse au concours de recrutement des fonctionnaires³⁰, exigeant la connaissance des Neuf Classiques pour la section la plus prestigieuse. Un système d'écoles provinciales *hyanggyo* 鄕校향교 appliqué à l'échelle du territoire fut instauré au XII^e siècle (1127) sous le règne d'Injong (仁宗인종, r. 1122-1146). Une grande part de l'éducation se réalisait néanmoins dans un cadre domestique et privé. Par ailleurs, certains monastères étaient utilisés par les lettrés et étudiants comme lieux d'étude. Toujours est-il que les premiers ouvrages d'apprentissage du *hanmun* dans la péninsule coréenne relèvent de la catégorie des *monggusō*³¹ 蒙求書몽구서.

À partir d'informations fournies dans certains recueils de lettrés du Chosŏn préoccupés par les questions d'éducation à partir du XVI^e siècle – tels que, par exemple, Kongsŏ Ch'oe Sejin (公瑞 崔世珍, 1468-1542), T'oegye Yi Hwang (退溪 李滉, 1501-1570), Yulgok Yi I (栗谷 李珣, 1536-1584), Pan'gye Yu Hyŏngwŏn (磻溪 柳馨遠, 1622-1673), Tasan Chŏng Yagyong (茶山 丁若鏞, 1762-1836), il est possible de reconstituer la nature et les étapes de processus d'apprentissage qui avaient généralement pour finalité d'accéder à la lecture des textes canoniques confucéens, principalement dans la version néoconfucéenne des « Quatre Livres et des Trois Classiques », le Sasŏ Samgyŏng 四書三經사서삼경 (cf. Annexe 6), dans la mesure où cette étude donnait accès à la carrière.

De manière schématique, car notre propos n'est pas d'entrer dans les détails de cette discussion, les principales étapes de l'apprentissage – que celui-ci fût simplement théorisé ou mis en pratique – étaient les suivantes :

- apprentissage des sinogrammes d'un texte considérés individuellement³² ;

28. RHAC : n° 539. SGSG, k.18 (Sosurimwang 2.6). La fondation du Collège eut lieu peu de temps après l'introduction officielle du bouddhisme à la cour du Koguryō. Trois siècles plus tard, en 682, fut mis en place un Kughak 國學국학 au royaume de Silla ; SGSG, k. 8 (Sinmunwang 2.6).

29. Le Kukchagam fut Kughak 國學국학 en 1275, Sŏnggyun'gam 成均監성균감 en 1298, puis Sŏnggyun'gwan 成均館성균관 en 1308 ; cf. KRS : 76,30b.31a-31b. L'appellation Sŏnggyun'gwan fut plus stable au Chosŏn.

30. Le concours de recrutement des fonctionnaires (équivalent des « concours mandarinaux » en Chine) fut instauré en 958 au Koryŏ. Il constitue une des institutions les plus durables et structurantes de la culture lettrée coréenne. Il était organisé en trois sections 業입 dont les deux principales étaient la « composition » 製述業제술업 et « l'explication des textes » 明經業명경업 comparativement aux « spécialités diverses » 雜業잡업. L'institution incarne le régime perpétuant l'idéologie confucianiste à travers l'étude obligatoire des Classiques.

31. L'expression *mengqiu* provient du commentaire de l'hexagramme 4 *meng* 蒙卦몽괘 ䷃ (montagne 三 + eau 三) du *Yijing* : « Ce n'est pas moi qui recherche les enfants ignorants, ce sont les enfants ignorants qui me recherchent 匪我求童蒙 童蒙求我. Le terme *monggu* 蒙求몽구 a été popularisé après la publication du *Mengqiu* (蒙求몽구, ou *Lishi Mengqiu* 李氏蒙求이씨몽구) de Li Han (李瀚이한, ?-? ; IX^e – X^e s.), regroupant des « faits exemplaires du passé » *kosa* 故事 (événements, personnages) de l'Histoire de Chine en 596, groupes de quatre caractères (2384 caract.) en rimes (rimes à la fin des vers pairs avec changement de rime tous les huitains). Le texte de Li Han inspira par la suite de nombreux auteurs qui en déclinerent l'idée sous de multiples formes, principalement pour l'apprentissage de l'Histoire. La catégorie des *monggusō* est utilisée dans le catalogue du Kyujanggak 奎章閣규장각, administration dépositaire des fonds de la bibliothèque royale du Chosŏn, pour classer des ouvrages éducatifs comme le *Saja Sohak* : section des Classiques → catégorie des « Petites études » → division des « monggusō » 經部 → 小學類 → 蒙求書. La catégorie des *monggusō* du Kyujanggak comporte 163 titres traitant de l'apprentissage des *hancha*, de la calligraphie, de la morale confucéenne, de l'histoire (et autres). Toutefois, les 163 titres représentent une quinzaine de titres principaux et une trentaine de titres différents.

32. L'ouvrage de référence est le *Texte aux mille caractères*, utilisé au Chosŏn. Il ne fut originellement ni conçu ni destiné à l'apprentissage des débutants car son contenu est complexe avec peu d'éléments grammaticaux.

- apprentissage de textes de morale confucéenne à travers des florilèges de références canoniques plus ou moins édulcorées, insérées dans un plan centré sur les cinq relations sociales ;
- apprentissage de textes historiques (souvent dans des versions abrégées) ;
- apprentissage des textes canoniques (à commencer par le corpus néoconfucéen des Quatre Livres et des Trois Classiques).

En vue de l'apprentissage des *hancha*, deux principaux textes étaient employés, recourant chacun à deux traditions distinctes : le *Texte aux mille caractères* ou *Ch'önjamun* (千字文천자문, pin. *Qianziwen*), prouesse littéraire³³ souvent attribuée à Zhou Xingsi (周興嗣주흥사, 469-537), un haut fonctionnaire des Liang (梁양, 502-557) dans la Chine du VI^e siècle ; et l'*Assemblage des catégories* ou *Ryuhap* 類合유향 attribué à Sō Kōjōng (徐居正서거정, 1420-1492) –, dans la Corée du XV^e siècle. Alors que le *Texte aux mille caractères* est pétri de citations canoniques et historiques, le *Ryuhap*, quant à lui, s'inscrit dans la tradition canonique de l'*Approche du sens correct*, le *Erya* (爾雅이아, ?), consistant à catégoriser des sinogrammes par champs lexicaux (cf. Annexe 3), faisant écho à la structure des sinogrammes³⁴. Bien qu'il serait caricatural d'opposer ces deux traditions³⁵ – anthologique et thématique –, chacune produisit des dérivés : les unes organisées selon des catégories de connaissance (selon les Trois Puissances : Ciel, Terre et Humanité 天地人), les autres, selon des catégories morales (les trois principes 三綱삼강, les cinq relations sociales 五倫오륜) ou associées aux rites (rites funéraires et deuil 喪禮상례, rites d'offrandes 祭禮제례).

En Chine, dans la tradition du florilège de classiques s'inscrivent, par exemple, le *Miroir précieux pour la clarification du cœur*, le *Mingxin Baojian* (明心寶鑑명심보감, 1305 ou 1393 ; cor. *Myōngsim Pogam*) par Fan Liben (范立本범립본, ?-?) ; en Corée, les *Formules essentielles pour briser l'ignorance*, le *Kyōngmong yogyōl* (擊蒙要訣격몽요결, 1577) par Yi I³⁶ (1536-1584), l'*Apprentissage préalable des enfants*, le *Tongmong sōnsūp* (童蒙先習동몽선습, 1543.1759) par Pak Semu (朴世茂박세무, 1487-1564) et Yi Chemin (李齊閔이제민, 1528-1608), et même un *Texte aux mille caractères de Corée*, le *Haedong Ch'önjamun* (海東千字文해동천자문, v. 1884) par Pak Chaehyōng (朴在馨박재형, 1838-1900). Le *Saja Sohak* se situe dans la « continuité » de la pratique

33. Les 1000 caractères du *Qianziwen* (séries rimées de distiques de groupes de 4 caract.) sont tous différents.

34. Il est possible d'associer la graphie (intégrale ou partielle) d'un *hancha* à un champ lexical dans les quatre catégories structurelles définies dans le *Shuowen* : pictogrammes (images), idéogrammes (symboles), syllogrammes (agréats logiques ou composés sémantiques) et idéophonogrammes (complexe phoniques, ou phonologogrammes). Ceci explique la possibilité (et l'efficacité) du classement des *hancha* par « clés » (ou radicaux), représentant des champs lexicaux (Annexe 3).

35. Dans sa *Critique du Texte aux mille caractères*, le *Ch'ōnmunp'yōng* 千文評천문평, Chōng Yagyong explique que le CJM est inadaptable pour l'apprentissage des enfants 非小學家流 car il contrevient au principe selon lequel il faut « approcher les *hancha* par catégorie pour en saisir toute leur signification en procédant par regroupement de proximité (sémantique) de sorte à distinguer des familles (champs lexicaux) explorées de manière complète » 所以觸類旁通 竭其族別其異 以啓其文心慧寶也, pour cela, il distingue trois aspects différents de leur sémantisme : la « forme » (chose concrète) 形형, la « propriété » (qualité) 情정 et l'« opération » 事사 ; ainsi que les antonymes ou complémentaires opposés 兩義양의.

36. Le *Kyōngmong yogyōl* a été traduit et annoté par Isabelle Sancho sous le titre : *Principes essentiels pour éduquer les jeunes gens*, cf. Bibliographie.

anthologique du *Texte aux mille caractères*. Quant aux continuateurs de l'*Assemblage des catégories*, la tradition thématique, il faut citer la *Compilation pour éveiller les ignorants*, le *Kyemongp'yŏn* (啓蒙篇계몽편, ?) d'un inconnu³⁷ comme exemple emblématique³⁸ ; la *Collection des caractères pour l'enseignement des ignorants*, le *Hunmongjahoe* (訓蒙字會훈몽자회, 1527) de Ch'oe Sejin ; la *Nouvelle édition augmentée de l'Assemblage des catégories*, le *Sinjŭng ryuhap* (新增類合신증류합, 1576) de Yu Hŭich'un (柳希春유희춘, 1513-1577) ; le *Recueil pour l'étude des enfants*, l'*Ahakp'yŏn* (兒學編아학편, 1804) de Chŏng Yagyong.

La deuxième étape de l'apprentissage se concentrait sur l'acquisition de notions fondamentales de la philosophie morale confucéenne ainsi que sur une approche des textes canoniques par une anthologie de formules. Un des textes les plus utilisés au cours de cette phase d'éducation de la jeunesse fut sans doute la *Petite Étude* de Zhu Xi (朱熹, 1130-1200), le *Xiaoxue* (小學소학, 1187). L'ouvrage fut rédigé à l'intention d'un de ses disciples, Liu Zicheng (劉子澄유자정, ?-1220), en vue de l'instruction de ses enfants. Bien qu'absent du « *Traité sur les Arts et les Lettres* » *yiwenzhi* 藝文志예문지 de l'*Histoire des Song* 宋史송사, le *Songshi*, le *Xiaoxue* y aurait été vraisemblablement classé dans les « *Petites études* » *Xiaoxue*³⁹. Il comporte un « *avant-propos* » 題辭제사, une introduction générale 總論총론, une « *partie intérieure* » (內篇내편, les quatre premiers chapitres) et une « *partie extérieure* » (外篇외편, les trois derniers chapitres), soit six chapitres et 386 « *phrases* » (passages commentés) *zhang* 章장 (cor. *chang*) réparties ainsi⁴⁰ :

- Chapitre 1 : « *Fonder l'instruction* » 立教입교, 13 *zhang* ;
- Chapitre 2 : « *Expliquer les relations sociales* » 明倫명륜, 108 *zhang* ;
- Chapitre 3 : « *Régler sa conduite* » 敬身경신, 46 *zhang* ;
- Chapitre 4 : « *Considérer le passé* » 稽古계고, 47 *zhang* ;
- Chapitre 5 : « *Conseils avisés* » 嘉言가언, 91 *zhang* ;
- Chapitre 6 : « *Bonnes actions* » 善行선행, 81 *zhang*.

Chaque chapitre se présente comme un catalogue de citations – dont l'auteur ou la source est explicité – et le texte se termine par une « *discussion générale* » (通論통론).

Comme on le voit, l'ampleur ainsi que l'organisation de l'ouvrage sont difficilement comparables avec celles de la *Petite Étude en groupes de quatre caractères* qui ne comporte pas de division en chapitres. Les parties du *Xiaoxue* les plus proches du contenu du *Saja Sohak* sont les 2^e et 3^e chapitres. Le chapitre « *Régler sa conduite* » est divisé en quatre parties : « *l'essentiel de l'art du cœur* » (心術之要심술지요, versets 1 à 12), « *les règles de dignité de manières* »

37. L'ouvrage est parfois attribué à Chang Hon (張混, 1759-1828), auteur prolifique qui porta un intérêt à l'étude des débutants en *hancha* et *hanmun*, auteur du *Iiŏmjip* 而已廣集이이엄집.

38. L'organisation du *Kyemongp'yŏn* en cinq chapitres 首篇수편, 天篇천편, 地篇지편, 物篇물편, 人篇인편 cherche à décrire le monde selon les catégories (encyclopédiques) habituelles du Ciel, de la Terre et de Culture 天地人천지인 (Trois Puissances), et n'adopte pas de ce fait un plan énumérant « *les trois principes et les cinq relations sociales* » 三綱五倫삼강오륜 ou reprenant la taxinomie des rites, même si la dimension morale est présente dans le chapitre sur la « *Culture* » (litt. sur l'Homme, 人篇). L'approche descriptive du monde implique la primauté des catégories lexicales sur les catégories morales.

39. La « *section sur les Classiques* » 經部경부 du « *Traité sur les Arts et les Lettres* » (*Songshi*, j.202) comporte dix catégories dont la 10^e est celle des « *Petites études* » 小學類소학류 où l'on trouve un seul ouvrage de Zhu Xi, le *Tongguan xuzhi* 童卯須知동관수지, litt. « *Ce que doivent savoir les petits enfants* ».

40. Le détail de la table des matières du *Xiaoxue* est donné dans l'Annexe 13.

(威儀之則위의지칙, versets 13 à 33), « les normes vestimentaires » (衣服之制의복지제, versets 34 à 40), « la modération dans la nourriture » (飮食之節음식지절, versets 41 à 46). Le chapitre « Expliquer les relations sociales » est organisé selon les cinq relations sociales⁴¹ 五倫오륜 traitées de manière inégale dans le *Saja Sohak* (cf. structure de la version en 1 000 caractères, p. 85-87).

La troisième étape concerne la « section des livres historiques » *shibu* 史部사부. Elle est représentée par des ouvrages tels que l'*Abrégé des Dix-huit Histoires*, le *Shiba shilüe* (十八史略 십팔사략, 1297) ainsi que le *Miroir complet à l'usage des gouvernants*, le *Zizhitongjian* (資治通鑑 자치통감, 1084) ou bien dans une version abrégée : le *Tongjian jieyao* (通鑑節要통감절요, 1600 ?) de Jiang Zhi (江贊강지, ?-?). Le premier ouvrage, datant du début des Yuan (元원, 1264-1368) et compilé par Zeng Xianzhi (曾先之증선지, ?-?; XIII^e s.), est une « histoire abrégée » 略史약사 en plan chronologique 編年體편년체 couvrant quatre mille ans d'Histoire de Chine, depuis la Haute Antiquité mythologique des Trois Augustes 三皇삼황 et des Cinq Empereurs 五帝오제 jusqu'à la chute des Song (宋송, 960-1279). Le second fut produit à l'époque des Song du Nord par Sima Guang (司馬光사마광, 1019-1086), il couvre 16 dynasties et 1362 ans d'Histoire de Chine, et le troisième en est une version abrégée en 50 rouleaux des 294 rouleaux du *Miroir complet*.

La quatrième étape, aboutissement de la formation, se rapporte à la section des Classiques *jingbu* 經部경부 dans la classification en quatre sections 四部사부. Au Chosŏn, les textes canoniques à étudier étaient prioritairement ceux du corpus néoconfucéen des Quatre Livres Livres et des Trois Classiques 四書三經사서삼경, sinon des Quatre Livres et les Cinq Classiques 四書五經사서오경 (cf. Annexe 6). L'ordre d'apprentissage de ces textes était peut-être normé. Par ordre de difficulté, on peut estimer que la *Grande Étude*, le *Daxue* 大學대학 (cor. *Taehak*) était le plus accessible (car très court), puis venait le *Mencius*, *Mengzi* (cor. *Maengja*), *Les Entretiens de Confucius*, *Lunyu* (cor. *Non'ŏ*) et l'*Invariable Milieu*, le *Zhongyong* (cor. *Chungyong*). Des Trois Classiques, le *Classique des Mutations des Zhou*, *Yijing*, était sans doute le plus difficile à comprendre (mobilisant de nombreux commentaires, eux-mêmes canonisés), même si, linguistiquement, le *Classique des Poèmes* était particulier en raison du caractère archaïque de la langue.

L'apprentissage du *hanmun* ne concerne pas seulement le contenu des textes approché en lecture silencieuse, il implique également la lecture à haute voix, nécessaire à l'instructeur et à l'apprenant. Se pose dès lors la question de la façon dont les Coréens lisaient le chinois classique (et dont ils le lisent actuellement).

III. L'oralisation du *hanmun* en sino-coréen

L'apprentissage du *hanmun* par la lecture *nangdok* 朗讀낭독 et la récitation des textes à haute voix *nangsong* 朗誦낭송, posèrent tôt la question d'une pratique standardisée de la prononciation sino-coréenne des *hancha*, à une époque où les dialectes et les différences linguistiques entre pays et provinces au sein de la péninsule coréenne, de ce que nous appelons

41. Relations « parents-enfants » : versets 1 à 39 ; relations « souverain-sujets » : versets 40 à 59 ; relations « époux-épouse » : versets 60 à 68 ; relations « aînés-jeunes » : versets 69 à 88 ; relations entre les amis : versets 89 à 99.

aujourd'hui « la » Corée (implicitement linguistiquement unifiée), étaient marqués. Aux époques anciennes, une telle problématique ne pouvait être traitée que par l'État étant donné le statut de langue officielle du *hanmun* ainsi que les pratiques éducatives et rédactionnelles réservées à une élite. On en trouve des applications dans la normalisation de la prononciation exigée dans les épreuves orales du concours de recrutement des fonctionnaires⁴², par exemple. Il s'agissait donc d'une question sérieuse et politique dont un des aboutissements – sinon une réponse quasi définitive –, fut la création de l'alphabet coréen *ŏnmun* 諺文언문.

Si, au XX^e siècle, pour de nombreux spécialistes, une telle invention est interprétée unilatéralement comme une expression irrépressible de « l'âme coréenne » et de « l'amour du peuple » du roi Sejong (世宗세종, r. 1418-1450), il n'en demeure pas moins qu'à l'aune de la problématique de la codification (unification) de la prononciation sino-coréenne des *hancha*, il est logique de considérer qu'une telle initiative officielle pût également être conçue comme un outil politique facilitant l'apprentissage et la diffusion du *hanmun* dont un des enjeux fut paradoxalement de conforter la position des élites lettrées – les *yangban* (兩班양반, ordres civils et militaires) – dans la société coréenne. Sans doute le génie du roi Sejong fut d'avoir ainsi favorisé une invention bénéfique à la fois à l'État et au peuple (où le souverain et l'État étaient conçus comme protecteurs du peuple), si bien qu'idéaliser l'usage de l'alphabet coréen comme expression emblématique du nationalisme moderne prônant une vision égalitariste des citoyens revient à ignorer la société du XV^e siècle et à dénaturer le génie de Sejong. Le problème ici est celui de l'anachronisme, un biais classique de l'historiographie.

Quoi qu'il en soit, la standardisation de la prononciation sino-coréenne des sinogrammes est ancienne, et traverse – en l'influençant de manière déterminante – l'histoire longue de la langue coréenne et de l'élaboration de son écriture. On en retrouve ainsi des traces dès le VIII^e siècle dans le *Samguk Sagi*, période à laquelle Söl Ch'ong (薛聰설총, 655-ca.730), le fils du célèbre Wŏnhyo (元曉원효, 617-686), « annota les Neuf Classiques à l'aide de la langue vernaculaire⁴³ *pang'ŏn* 方言방언 » supposément à l'aide d'un système de notation de type *idu* 吏讀이두, « ponctuation des clercs » utilisant les sinogrammes comme phonogrammes pour noter les connecteurs et les terminaisons coréennes après le découpage du texte en syntagmes⁴⁴ (ou « groupes » 句讀法구두법). Un tel système de marquage des particules du coréen – appelées *t'o* 吐托 – en recourant à des sinogrammes (graphiquement complets ou abrégés) comme phonogrammes fit fortune pendant des siècles dans la péninsule coréenne.

Le propos n'est pas ici de retracer une telle tradition qui connut des développements sophistiqués dans la tradition lettrée bouddhique dans le cadre de la lecture des soutras (systèmes *kugyŏl* 口訣구결 et *hyangch'al* 鄉札향찰), mais d'en retenir les principales notions dans la mesure où nous utilisons un système de « marquage des *t'o* » *hyŏnt'o* 懸吐현토 en alphabet coréen pour lire le SJSH. Pour l'oralisation des *hancha*, deux lectures étaient possibles : 1) une

42. Au Chosŏn avaient lieu des épreuves orales du *kwagŏ* appelées « lecture des textes » *kangsŏ* 講書강서 : explication orale d'un passage livre ouvert *immun* 臨文임문, explication « dos tourné » à l'examineur *paegang* 背講배강, « récitation (d'un texte préalablement mémorisé) dos tourné » *paesong* 背誦배송.

43. SGSG, k. 46, Biographie de Söl Ch'ong 薛聰설총 : 以方言讀九經.

44. Définition du syntagme : « Groupe d'unités linguistiques significatives formant une unité dans une organisation hiérarchisée de la phrase » (CNRTL). Dans les *Rimes augmentées*, la « ponctuation des groupes » est expliquée ainsi : « Est appelé 'groupe' 句 l'endroit où s'arrête un ensemble écrit complet ; est appelé 'tu' 讀 le marquage d'une pause pour faciliter la lecture 句讀 凡經書成文語絕處謂之句 語未絕而點分之以便誦詠 謂之讀.

« lecture en prononciation » (toujours monosyllabique et imitée de la prononciation chinoise⁴⁵) : le *umdok* 音讀음독, ou 2) une « lecture du sens » où le sens du *hancha* est donné à partir de racines coréennes (quand cela est possible⁴⁶) : le *hundok* 訓讀훈독. La tradition fixa, pour un usage officiel, le *umdok* et le *hundok* : le *hundok* servant à la fois d'indication de la signification du *hancha* en coréen et de système mnémotechnique pour mémoriser et désigner chaque caractère de manière unique, ce qui est nécessaire en raison du haut degré d'homophonie⁴⁷ de la prononciation sino-coréenne des *hancha*.

En ce qui concerne la lecture des phrases, une « lecture dans l'ordre du texte » (SVO, ordre sujet-verbe-objet) en *hanmun* était pratiquée : le *sundok* 順讀순독 ainsi qu'une lecture conforme à la syntaxe du coréen (SOV, ordre sujet-objet-verbe) : le *söktok* 釋讀석독, la « lecture-traduction ». Sans doute faut-il préciser que pour un coréanophone la lecture en *sundok* est peu – sinon pas – compréhensible à l'écoute par autrui à moins de disposer d'un support écrit. La tradition consistant à effectuer deux lectures successives d'un texte en *hanmun* semble ancienne. Elle apparaît dans l'édition imprimée des *Sons corrects pour l'instruction du peuple*, le *Hunmin chöngüm* (訓民正音훈민정음, 1446), ouvrage promulguant officiellement l'alphabet coréen appelé alors *önmun* 諺文언문, dans la mesure où chaque passage du texte est présenté en deux versions : une première version en *sundok* où le *umdok* de chaque sinogramme est indiqué en *önmun* avec le marquage des *t'o* en *önmun* (puis – à la suite – le *hundok* de chaque sinogramme en *önmun*) ; une seconde version traduite écrite tout en alphabet coréen⁴⁸. La pratique des deux lectures successives *sundok-söktok* ainsi que l'usage de l'écriture mixte *hancha-önmun* sont attestés dès le XV^e siècle alors que d'aucuns, au XX^e siècle, ont cherché par idéologie à les attribuer au joug colonial, bien plus tardif (1910-1945). L'écriture mixte était régulièrement pratiquée en Corée⁴⁹ depuis l'invention de l'alphabet coréen, et l'est toujours par certains.

La pratique du « marquage des *t'o* » mentionnée précédemment présente la double fonction de : 1) servir de démarcation des groupes puisque les particules du coréen sont indiquées à la fin de chaque groupe ; 2) expliciter en coréen le lien syntaxique et logique entre les groupes (connecteurs, terminaisons), incluant du même coup l'indication des fins de phrase. Elle est donc une première étape de traduction du texte en *hanmun* en coréen, et suppose la compréhension préalable du texte source. La pratique du *hyönt'o* permet ainsi une lecture « fluide » – en tout cas linguistiquement cohérente – en coréen du texte en *hanmun*. On notera que la démarcation des groupes du *hanmun* par les *t'o* se fonde généralement sur une base rythmique en groupes de 4 et 6 caractères (pour les textes en prose) et tient compte nécessairement des figures de style comme l'écriture parallèle. Cela implique de ne pas noter les *t'o* à l'intérieur

45. Depuis une période indéterminée, selon les sources utilisées : depuis les Han ou les Tang ou les Song.

46. La traduction du sens des *hancha* en mots d'origine coréenne n'est pas toujours possible.

47. Seulement 527 syllabes de l'alphabet coréen (Li, 1993 : 29) seraient utilisées pour prononcer les *hancha*, phénomène générant de l'homophonie. Par exemple, deux *hancha* de prononciation sino-coréenne *in* (人인, 引인) sont distingués par leur *hundok* : *saram in cha* 사람 인자 人字 et *kkül in cha* 끌 인자 引字 : le 1^{er} signifiant « l'humain » ; le 2^e signifiant « tirer ». Le *hundok* d'un *hancha* peut être indiqué par convention (*hundok* conventionnel), indépendamment de sa signification en contexte, ou bien être adapté au contexte particulier d'un texte (sens verbal ou nominal, sens transitif ou intransitif...), cf. Lecture du *Saja Sohak*.

48. Sauf quand les mots sino-coréens *hanchaö* 漢字語한자어 ne sont pas traduits.

49. Les notes de Kim Ilsung (金日成김일성, 1912-1994) conservées au musée historique de l'Université Kim Il Sung à P'yöngyang, prises pendant son activité de résistance anti-coloniale, sont rédigées en écriture mixte.

des syntagmes⁵⁰. Le choix de conserver ainsi l'ordre original de lecture des textes en *hanmun* s'explique sans doute par la vénération portée à ces textes, surtout s'il s'agit de textes canoniques ou sacrés. Avec le déclin de l'usage officiel du *hanmun*, consécutivement à son abandon comme écriture officielle (décrété en 1895) et à la suppression du système de recrutement des fonctionnaires (en 1894), la pratique du *hyōnt'o* déclina également. Ainsi, tout un pan d'une tradition perpétuée depuis au moins le VII^e siècle dans la péninsule coréenne s'effondra à la fin du XIX^e siècle⁵¹.

Dans le cadre de ce manuel, il a paru intéressant de se familiariser avec la pratique du *hyōnt'o* en alphabet coréen *han'gŭl* 한글 pour la lecture et l'analyse de la *Petite Étude en groupes de quatre caractères*. Nous n'avons pas eu recours à cette pratique pour les autres textes. Elle présente l'avantage d'utiliser les ressources du coréen pour faciliter l'analyse et amorcer une réflexion sur les rapports entre les deux langues. En la matière, on constatera que certains *t'o* – aujourd'hui quasiment plus en usage – sont particulièrement adaptés pour restituer – outre la hiérarchie sociale par l'âge – certaines nuances de sens comme le ton d'autorité ou l'énoncé de vérités générales d'une situation de communication, à une époque où le relativisme et l'égalitarisme n'étaient pas de mise, mais où la morale confucianiste était la norme dans toute sa verticalité. Afin de garder le contact avec la tradition des *monggusō*, ont été ici conservées les particules du coréen ancien telles que rapportées dans l'édition de référence de la Société pour l'étude de la culture traditionnelle, le Chōnt'ong munhwa yōn'guhoe 전통문화연구회, CMY. Ainsi, l'exploitation systématique des informations fournies par le *t'o* sera analysée et leur pertinence évaluée au besoin.

IV. La méthode et l'organisation du manuel

La méthode du manuel, principalement analytique, vise à l'acquisition de la plus grande autonomie par les apprenants. Le chinois classique n'est pas une langue à mystères : chaque sinogramme doit pouvoir être analysé, même si la grande tradition philologique chinoise elle-même n'explique pas tous les phénomènes de la langue écrite ancienne d'une manière évidente ou convaincante (notamment en raison de l'insertion d'éléments d'oralité). En ce sens, l'ouvrage a été conçu pour être tout autant utilisé par un enseignant dans le cadre d'un cours ou bien servir à un apprentissage en autodidacte.

A. Prérequis en matière de connaissance des sinogrammes

L'apprentissage du chinois classique pour les grands débutants exige la connaissance d'un minimum de sinogrammes. Nous recommandons dans tous les cas la connaissance des 214 clés du *Grand dictionnaire Kangxi* (cf. Annexe 1), utilisé dans les deux Corées (ou au moins la

50. Dans des groupes à 4 ou 6 caractères, il est difficile d'aménager plus de deux pauses.

51. De nos jours, il est rare de trouver des traités dédiés à cet art du marquage des particules du coréen dans un texte classique. Des manuels pour le marquage des *t'o* furent mis au point tels que la *Méthode expliquée de la ponctuation des groupes*, le *Kuduhaebōp* 句讀解法구두해법 de Im Kyujik (任圭直임규직, 1811-1853).

moitié d'entre elles sous lesquelles sont regroupés le plus de sinogrammes) ainsi que le niveau 7 du « test national sud-coréen de connaissance des *hancha* » équivalent à 150 sinogrammes, pour un total d'environ 300. Bien qu'il soit possible de commencer l'apprentissage du *hanmun* avec un stock plus réduit de caractères, il faut être conscient que cela implique un surcroît de travail, si bien qu'il est préférable de séparer l'acquisition des *hancha* comme préalable au *hanmun*. Quelle que soit la méthode, la compréhension de phénomènes grammaticaux va de pair avec l'augmentation du stock de *hancha* connus ainsi que du lexique (dont les principes de formation sont rappelés dans l'Annexe 2), appris au fur et à mesure de la lecture des textes. L'idée d'accumulation de la connaissance des caractères sino-coréens est donc intégrée dans la méthode et la progression du manuel. Ainsi, à l'issue de la partie II centrée sur l'étude de la *Petite Étude*, le nombre de sinogrammes différents (391) la composant est censé avoir été assimilé avant d'aborder la partie III (792 *hancha* différents), pour un total représentant 884 caractères différents.

B. Présentation générale du fonctionnement du *hanmun*

Le manuel s'ouvre sur une présentation générale de caractéristiques du *hanmun*, du fonctionnement de sa grammaire et de sa syntaxe, qu'il est vivement recommandé de lire avant d'entamer l'analyse d'un premier texte d'initiation. Les quelques caractéristiques qui y sont présentées n'en font pas une introduction exhaustive, mais fournissent des données utiles pour l'analyse des textes : ordre fondamental de la syntaxe, mots-outils grammaticaux, économie de langage par « effacement⁵² » (ellipses⁵³), types de questionnement les plus fréquents dans l'analyse. Les aspects théoriques ont été illustrés par de nombreux exemples, emprunts de textes chinois ou coréens, sinon inventés de manière prosaïque en cherchant à limiter leur valeur référentielle extralinguistique. La plupart des grammaires du chinois classique historisent peu les usages des mots-outils. Ici, la période visée est celle des Tang et des Song (VII^e – XIII^e s.), époque dont l'influence fut décisive pour la formation d'une vaste culture lettrée d'État dans la péninsule coréenne⁵⁴. Nous avons cherché à mettre en évidence l'articulation existant entre le classement des *hancha* par clés, leur rattachement à des champs lexicaux élaborés par la tradition (Annexe 3) et le fonctionnement de l'écriture parallèle appliquée aux genres littéraires (Annexe 4), sans toutefois trop développer la question des genres.

C. Une approche par les textes en deux volets formant une séquence

La suite du manuel comporte une séquence en deux volets : un premier volet dédié à l'analyse d'un texte d'initiation dont la dimension et les caractéristiques sont favorables à

52. Les constituants facultatifs de la phrase sont effaçables (GMF, 1994 : 214).

53. Dfn du CNRTL : « Omission d'un ou plusieurs mots dans un énoncé dont le sens reste clair. » Complément de la GMF : « L'ellipse syntaxique n'est qu'un cas particulier d'effacement où l'élément non exprimé est un syntagme récupérable – syntaxiquement et sémantiquement – à partir du contexte linguistique. » (GMF : 215).

54. Au Chosŏn (1392-1897), les lettrés furent influencés par les productions écrites chinoises qui leur furent contemporaines (celles des Ming puis des Qing), ouvrant l'usage du *hanmun* à une grande diversité d'écrits.

l'apprentissage des grands débutants : la *Petite Étude en groupes de quatre caractères*, le *Saja Sohak* (SJSH). Le choix du texte a été motivé par la généralisation de son usage depuis les années 1990 en Corée du Sud ainsi que par la référence qu'il représente avec la tradition ancienne des manuels d'apprentissage du *hanmun* développés dans la péninsule coréenne à l'époque du Chosŏn (catégorie des *monggusŏ*) dont l'ouvrage serait un tardif héritier.

L'analyse est effectuée à l'échelle de chaque « distique » (paire de groupes) numéroté, et par étapes systématiques et progressives commençant par la compréhension des sinogrammes (si nécessaire), des mots (principe de formation) du lexique moderne, puis de la structure grammaticale éclairée par les terminaisons *t'o* indiquées en langue coréenne et écrites en alphabet coréen, l'identification des mots-outils renvoyant à un ensemble de fiches en fin d'ouvrage (4^e Partie), la traduction du distique en coréen et en français, suivie de l'identification et la traduction des références textuelles, parachevée par un commentaire libre expliquant le sens du distique en relation avec le reste du texte, le genre littéraire dont il relève et autre développement le rattachant à la culture écrite chinoise ou coréenne.

D. Une série de courts textes classés par thème, abordés comme des textes inconnus

Le second volet traite d'un ensemble de courts textes ou extraits de pièces écrites, classés par thèmes selon une logique de progression : cinq thèmes en trois mouvements (cf. p. 319-325). À la différence du SJSH du premier volet, chaque texte est abordé volontairement sans contexte. C'est la raison pour laquelle le second volet commence par la proposition d'une méthode d'approche des textes inconnus en *hanmun* en vue d'une gestion efficace du temps, que nous avons appelée « méthode du puzzle ». La méthode consiste en une phase préparatoire de lecture intégrale et répétée des textes en vue de l'élaboration d'un plan de recherche centré sur l'identification de groupes de sinogrammes inconnus classés selon un ordre de priorité déterminé par le niveau de connaissance de chaque lecteur. À la différence de nombreuses méthodes d'apprentissage, l'enjeu n'est pas de poursuivre la lecture de la *Petite Étude* par celle, attendue, de classiques de l'école de Confucius – et en cela leur valeur normative et référentielle dans la société d'Ancien régime n'est pas remise en cause – mais d'analyser de courts textes traitant de sujets et de points de vue variés et contrastés afin de mettre en évidence la diversité de la culture écrite d'Asie Orientale et de Corée.

Dans une telle optique et en écho à la culture lettrée bouddho-confucéenne⁵⁵ de la Corée médiévale (X^e – XIV^e s.), la plupart des textes font la part belle à la culture bouddhique, faisant pendant à l'éclairage unilatéralement néoconfucéen de la *Petite Étude*. De plus, il a semblé nécessaire de montrer que le *hanmun* comptait parmi les grandes langues anciennes de communication servant de support à la diffusion d'une littérature de sagesse à vocation

55. Par « bouddho-confucéen », il faut comprendre la caractérisation de la culture originale produite en Asie Orientale par un dialogue entre les tenants du bouddhisme et du confucianisme. Du fait de l'ancienneté de ses usages, la littérature classique médiévale coréenne a largement contribué à forger l'identité historique, littéraire et culturelle de la Corée. La position marginale et formelle (liée à l'État) de la culture taoïste en Corée explique que celle-ci fut le plus souvent assimilée à l'étranger (le voisin chinois), ne justifiant pas un traitement particulier ici.

universaliste. Dans la mesure où l'analyse approfondie des textes prend du temps, chaque grande étape de lecture est matérialisée par un état du texte y correspondant, aboutissant à une analyse grammaticale intégrale de chaque terme. La lecture s'achève par un commentaire à caractère philologique et historique cherchant à montrer l'intérêt de chaque texte et à éclairer certains aspects de la culture écrite d'Asie Orientale et le reliant à la Corée dans la mesure du possible.

Au total, en appliquant la même logique rigoureuse dans l'analyse grammaticale, le lecteur trouvera une continuité de méthode et d'objectifs au sein même de la discontinuité assumée et de la diversité relative des thèmes abordés dans un sens d'ouverture au-delà des corpus canoniques. En cela, le manuel propose une séquence de formation cohérente aboutissant à armer le grand débutant de différents outils (linguistiques) en vue d'aborder des textes inconnus de longueur et de difficulté croissantes en fonction de ses besoins dans un cadre qui n'est pas a priori fixé.

E. Fiches de synthèse sur les mots-outils

Comme l'atteste la présentation de plusieurs grandes caractéristiques du chinois classique dans la 1^{re} Partie du manuel, comprendre le fonctionnement du *hanmun* exige, entre autres, la connaissance d'un stock de quelques centaines de « mots-outils grammaticaux » MOG. Dans le but de faciliter leur mémorisation, est proposée une compilation de l'ensemble des MOG abordés à travers l'analyse des textes (4^e Partie). Classés par catégories (généralement par classe de mots telle que : prépositions, conjonctions, interjections ; mais parfois avec des restrictions pour les autres classes de mots, les noms étant exclus : verbes, adverbes, pronoms...) introduits par une courte notice récapitulative, ils se présentent sous la forme de fiches synthétiques individuelles comportant 9 rubriques systématiques : graphie, sens, prononciation, idée ou thème, équivalences grammaticales du français, traduction en français et en coréen, position dans un groupe, remarques, MOG équivalents, exemples (deux maximum). Le manuel comporte ainsi un ensemble de 163 fiches MOG sans compter les « mots-outils équivalents » (214), pas nécessairement présents dans le texte, dont la fonction se recoupe au moins partiellement (mais sans être totalement interchangeables), formant ainsi un total de 377 MOG. Un tel bagage permet d'envisager la lecture de textes de difficulté moyenne de la période classique (en Chine, la période contemporaine des Tang jusqu'aux Song, VII^e s. – XIII^e s.), telle que dominante en Corée.

F. Utilité des annexes et index

Le manuel comporte 22 annexes formant trois ensembles successifs : 1) les annexes se rapportant à des questions d'ordre général sur le fonctionnement des *hancha* et du lexique sino-coréen, les mots-outils grammaticaux (MOG), la culture « sinogrammique », la culture lettrée : textes canoniques et genres littéraires (annexes 1 à 10) ; 2) les annexes liées à la *Petite Étude* (annexes 11 à 19) ; 3) les annexes en rapport avec les textes classés par thèmes (TPT, annexes 20 à 22). Le bien-fondé de ces annexes consiste à développer des points particuliers de manière détaillée. Les traductions des textes des parties II et III ont été placées en annexes

(annexes 19 et 22). Les index ont pour but de faciliter la mémorisation et la consultation des *hancha* et du lexique sino-coréen selon l'ordre alphabétique du français. Ainsi ont été aménagés des listes des *hancha* considérés individuellement et des mots sino-coréens.

V. Public visé

L'introduction aurait pu commencer par décrire le public visé par le présent manuel tant ce critère est déterminant pour la conception de son contenu. Parmi les trois grands cercles d'utilisateurs potentiels, le lectorat de la première cible est celle des étudiants ayant le français pour langue de travail et qui se spécialisent en études coréennes. D'une manière générale, les étudiants coréanophones bénéficient en effet des indications nécessaires pour apprendre les *hancha*, le lexique sino-coréen moderne dont les principes de formation sont rappelés (cf. Annexe 2), et pour entrer dans l'intelligence de la culture et de l'histoire de la Corée. Ce premier cercle réalisera à l'usage combien est précieuse la connaissance des bases de la grammaire du *hanmun* en vue d'une bonne maîtrise de la langue coréenne, que ce soit pour l'expression écrite et orale, pour la traduction – cela va sans dire –, ainsi que pour une connaissance approfondie de la culture ancrée dans les structures profondes de la société coréenne. De manière plus particulière, le manuel s'adresse à tous les spécialistes d'études coréennes qui souhaitent s'initier au *hanmun* par nécessité ou par curiosité, notamment ceux qui envisagent de poursuivre des études en travaillant directement à partir de l'immense corpus de sources en chinois classique *hanmun* ou en « écriture mixte » *kuk'anmun* 國漢文국한문. Les sources écrites coréennes de la première moitié du XX^e siècle restant fortement imprégnées d'expressions ou de tournures héritées du chinois classique, leurs lecteurs trouveront dans le manuel un outil leur fournissant une aide appréciable.

Les étudiants qui se lancent dans l'apprentissage du *hanmun* auront la satisfaction de constater que l'investissement en temps et énergie ne se limite pas à l'apprentissage d'une langue ancienne de la Corée, mais donne accès à celle d'une vaste aire culturelle dans son ensemble, leur ouvrant l'immense corpus de sources prémodernes de la Chine, du Vietnam et du Japon. Le même raisonnement vaut pour le deuxième cercle de lecteurs a priori intéressés et concernés par l'apprentissage du *hanmun* : les connaisseurs d'une langue d'Asie Orientale qui ont besoin de s'initier au chinois classique et qui trouveront ici une méthode d'analyse et des explications détaillées qui ne sont pas faciles à dénicher ailleurs en raison d'une offre encore limitée d'enseignements et de manuels adaptés. Plus modestement, ils pourraient également trouver ici un complément ou un contrepoint utile aux outils existants élaborés par les sinologues en ce qu'il rompt avec une logique classiciste un peu rigide centrée sur les textes canoniques ou sur le même fonds d'anthologies littéraires. Sans doute seront-ils également sensibles au fait de constater que certaines grandes problématiques liées à des usages sino-coréens ne sont finalement pas si éloignées de celles concernées par leur langue de spécialité en Asie Orientale, car autant les réponses apportées sont originales à chaque pays, autant les problèmes sont le plus souvent similaires. L'éclairage du cas coréen constitue pour eux une perspective inspirante. S'ils connaissent déjà des éléments de la langue et de l'écriture du coréen, le manuel servira de complément pour se familiariser avec le lexique sino-coréen et la culture classique coréenne.

D'une manière générale, la présence de l'alphabet coréen *han'gŭl* ne saurait entraver l'apprentissage du troisième grand cercle de lectorat francophone : celui de « l'honnête homme⁵⁶ » qui considère qu'au XXI^e siècle, la connaissance des bases du chinois classique doit faire partie de l'éducation et de la culture générale en raison de son poids civilisationnel croissant à l'échelle mondiale, accompagnant en cela l'influence géopolitique et économique des grands pays d'Asie Orientale. Dans cet ensemble, le lecteur portant un intérêt particulier pour la culture et l'histoire coréennes trouvera ici une double nourriture selon un angle d'approche sino-coréen sur le monde du *hanmun*. L'érudit, le curieux, l'amateur de langues anciennes sera sans doute sensible au fait de pouvoir observer concrètement comment s'exprime l'universalité de la littérature de sagesse à l'époque prémoderne, et la contribution de la langue écrite chinoise ancienne à sa diffusion.

56. L'expression se réfère à une conception policée de l'humanité et de la civilisation, formulée au XVII^e siècle, où la cultivation de soi par l'étude est associée à la pratique des vertus (sociabilité, maîtrise de soi, humilité, courtoisie). En ce sens, elle renvoie également à l'idéal du lettré d'Asie Orientale.

PARTIE I

CARACTÉRISTIQUES GÉNÉRALES
DU *HANMUN*

Chapitre 1. Morphologie et syntaxe	44
Chapitre 2. Mots-outils grammaticaux	50
Chapitre 3. Les types de phrase	59
Chapitre 4. Le discours direct	61
Chapitre 5. Ponctuation, rythme et style	68
Chapitre 6. Genres littéraires et style parallèle	74

Chapitre 1

MORPHOLOGIE ET SYNTAXE

Commençons par aborder les phénomènes les plus immédiatement perceptibles de la morphologie et syntaxe du chinois classique. Le chinois classique fait partie des langues dites « isolantes¹ » (mais non strictement) et, de ce fait, il comporte les caractéristiques suivantes.

I. Rôle capital de la syntaxe

La syntaxe (position relative des mots et syntagmes) joue un rôle capital pour déterminer les fonctions des mots et groupes de mots ; il faut retenir que l'ordre fondamental de la syntaxe du chinois classique, à l'instar du chinois moderne, est :

**SVO (sujet-verbe-objet)
le modificateur précède toujours le modifié :
ordre déterminant – déterminé**

Exemple : 狗畏虎 구외호

[chien – craindre – tigre]

Le chien craint le tigre.

[sens littéral de chaque mot²]

(traduction littérale)

1. Une des caractéristiques des langues isolantes réside dans le fait que, généralement, les mots ne sont pas assimilables à des catégories de mots (ou « parties du discours ») hors contexte. Un mot, considéré isolément, n'est pas a priori verbe ou nom ou adverbe... Concernant le verbe, cela implique, entre autres, que la question, par exemple, de la transitivité des verbes dépend de la construction de la phrase plus que du sens intrinsèque du verbe, il en est de même de la distinction entre verbes « d'état » et « d'action ». Ainsi, si un *hancha* souvent utilisé dans un sens lexical (nom) admet un complément dans une phrase, il faut le comprendre comme verbe.

2. Ici, chaque sinogramme correspond à un mot. Un tel commentaire linguistique est appelé « glose ».

II. Absence de flexion et de conjugaison

L'absence de flexion et de conjugaison implique, entre autres, l'absence de marque de genre³, une marque de pluriel non systématique : nombre et genre pouvant être déduits du lexique et du contexte.

Exemple : 兒撫狗 아무구

[enfant – caresser – chien]

Le (ou les) enfant(s) caresse⁴(nt) le(s) chien(s).

Ex. : 駒生 구생

[poulain – naître]

Le poulain naît / est né / naîtra.

Ex. : 駒既生 구기생

[poulain – déjà – naître]

Le poulain est déjà né. (aspect accompli noté par *ki* 既기)

Ex. : 駒必生 구필생

[poulain – certainement – naître / vivre]

Le poulain naîtra / vivra (à coup sûr) / devra naître / naît
(à chaque fois, toujours).

III. Syntaxe et mots-outils grammaticaux

Les rapports syntaxiques sont marqués par une catégorie de mots qualifiés de « mots-outils grammaticaux » (MOG) indépendants (particules, connecteurs, mots de liaison), appelés « mots auxiliaires » (助詞조사) ou – plus tardivement – « mots vides » 虛辭허사, 虛字허자 en Chine prémoderne⁵.

Ex.⁶ : 以熱治熱 이열치열

[avec / par – chaleur – gouverner – chaleur]

Soigner le chaud par le chaud.

苛政猛於虎 가정맹어호

[cruelle – politique – féroce – (comparaison) – tigre]

Une politique cruelle est plus féroce que le tigre.

3. Le genre – si genre il y a – est indiqué par le sémantisme des caractères (男女남녀, 父母부모, 夫婦부부, 奴婢노비...).

4. Ou « ont caressé, caressaient » au passé, selon le contexte.

5. La notion de « mot vide » fait pendant à celle de « mot plein » *silcha* 實字실자, dans le sens où ces derniers seraient indépendants, au contraire des mots-outils. Ici, nous utilisons les termes « mot-outil » et « mot lexical » pour les distinguer.

6. Les exemples sont des expressions idiomatiques en quatre caractères employées en Corée (quelques centaines en usage).

敬而遠之 경이원지

[respecter – (coordination) – loin – (complément)]

Respecter mais tenir à distance (les esprits)

不問可知 불문가지

[négation – interroger – pouvoir – savoir]

Que l'on peut comprendre sans demander

非一非再 비일비재

[ne pas être – un – ne pas être – nouvelle fois]

Ni une (fois) ni deux (fois) = souvent

誰得誰失 수득수실

[qui – obtenir – qui – perdre]

Qui a gagné, qui a perdu ? (source RPDC)

IV. Verbes et mots-outils grammaticaux

L'aspect (par ex. accompli, non accompli), le temps, modes (indicatif, impératif⁷) et « tours » (affirmatif, négatif, interrogatif, interro-négatif) des verbes sont marqués par des « mots-outils grammaticaux ».

Ex. :

虎不畏狗 호불외구

[tigre – négation – craindre – chien]

Le tigre ne craint pas le chien.

虎嘗畏狗 호상외구

[tigre – (expérience) – craindre – chien]

Le tigre a déjà craint le chien.

虎畏狗乎 호외구호

[tigre – craindre – chien – term. interrogative]

Le tigre craint-il le chien ?

狗當畏虎 구당외호

[chien – convenir – craindre – tigre]

Le chien doit craindre le tigre.

狗必畏虎 구필외호

[chien – de manière certaine – craindre – tigre]

Le chien craint (craindra toujours) le tigre.

豈虎畏狗哉 기호외구재

[inter. rhétorique – tigre – craindre – chien – term. inter. rhét.]

Comment le tigre craindrait-il le chien ?

7. En *hanmun*, seuls existent les modes indicatif et impératif, mais ils ne sont pas distingués morphologiquement.